VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 16 Mars 1915 NUMERO 43

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imprim... par la "WEST CANAD... CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

VINGTIEME ANNIVERSAIRE

Il y aura vingt ans vendredi prochain que Sa Grandeur Mgr l'Archevêque aura été consacré archevêque de Saint-Boniface.

La maladie qui le force à demander au chaud climat du sud des Etats-Unis de nouvelles forces pour poursuivre sa féconde carrière ne permettra pas cette année à ses ouailles d'aller déposer à ses pieds l'hommage de leur filial et affectueux amour.

Mais les témoignages de l'amour ne connaissent point les distances. Et nous sommes assurés que par la pensée les meilleurs voeux de santé de ses ouailles iront là-bas, au Texas, traverser d'un rayon de joie le profond regret qu'a votre vénéré archevêque d'être séparé de ses chers enfants.

UN AUTRE INSULTEUR

"Mais je crois que les Français de France seraient les premiers a déplorer la part prise par leurs compatriotes (sic) de ce pays. Si les Canadiens français veulent être considérés des Français (sic), ils ne peuvent l'être, en face de la part qu'ils ont prise dans cette guerre, que comme une espèce de Français suprêmement dégénérés. Les vrais Français se sont montrés des Français de la meilleure sorte. Ils ont sacrifié tous leurs intérêts au bien-être de leur pays. Ils ont combattu comme des héros et ont vengé leur réputation dans le monde. D'un autre côté, ces Canadiens français a (sic) Québec se sont montrés une RACE DE POLTRONS. A de rares exceptions ils n'ont rien fait pour prouver qu'ils sont des hommes et qu'ils ont a coeur le bien-être de la race française. Ils se sont réfugiés en sûreté sous le Union Jack pour le maintien duquel ils n'ont point fait montre d'un grand désir. Ils ont laissé A LEURS COMPATRIOTES du vieux pays la tâche vraiment sérieuse de maintenir les traditions françaises. Ils se sont montrés ni Français ni Anglais, mais une race hybride vivant des traditions et réclamant le crédit des exploits dans le passé de l'une et l'autre de ces deux races distinguées. En résumé, le Canada a, au moment actuel, toutes les raisons de s'excuser d'avoir pour un tiers de sa population un RAMASSIS DE FRANCAIS DEGENERES qui se réclament de toute la gloire de la France, de tous les privilèges de la Grande-Bretagne, tout en niant les devoirs que comporte un si glorieux héritage."—"Winnipeg Saturday Post", 13 mars. Directeur: Knox Magee.

* * *

Nous nous devons de relever cette dégoûtante injure aux premiers occupants de ce sol, à ceux dont les ancêtres le conservèrent, en deux occasions, à la couronne britannique. N'eussions-nous écouté que notre sentiment personnel, nous aurions ignoré absolument ce Knox Magee, maître ès voyoucratie, et suivi l'exemple du passant qui ignore la souillure de la limace et dédaigne écraser du talon de sa botte l'immonde insecte. Mais il en est que le talent de ce triste sire, dont le diable, tout peu dédaigneux qu'il soit du gibier que lui sert la mort, ne voudrait point dîner, a tant soit peu attiré. Ceux-là ont droit à ce qu'on arrache de la figure de ce gros poussah le masque de patriote dont il s'est affublé.

* * *

Le directeur (?) du **Winnipeg Saturday Post** n'accuse même pas: il se contente d'insulter. Cela lui convient à merveille et cela est chose facile pour un homme de sa trempe. Et semblable tactique se comprend. Car comment accuser, surtout comment ne point passer pour un fieffé menteur en présence des faits acquis depuis le début des hostilités?

Knox Magee peut avoir le verbe haut et intempérant, mais il ne saurait faire que la vérité cesse d'être la vérité. Il ne saurait faire que du premier contingent, 80% soient 'nés en Angleterre'; il ne saurait faire que des 7,500 autres, 33% soient Canadiens français alors que nous ne sommes que 30% de la 'population née en Canada'; il ne saurait faire que l'élément 'anglais né en Canada' eit proportionnellement moins contribué au premier contingent que l'élément 'français né en Canada'. Knox Magee peut être un grand insulteur et se complaire en ce genre d'exploits, mais il ne peut nier que le ministre de la milice—un homme dont le coeur n'a jamais palpité d'amour pour nous—ait affirmé que les Canadiens français ont fait leur devoir, qu'il ait déclaré que du chiffre de recrues fournies au premier contingent par l'élément 'anglais né en Canada' il faut déduire un millier de recrues de naissance américaine; il ne peut nier que Sir Willison, propriétaire du **News**, de Toronto, ait dénoncé la lenteur de l'Ontario rural à répondre à l'appel pour le second contingent, que plusieurs journaux d'Ontario aient ajouté leurs plaintes à celles de Sir Willison. Pas plus qu'il n'est en son pouvoir de supprimer le fait, officiellement acquis, qu'avec une population inférieure de un demi million à celle d'Ontario, Québec a plus souscrit au fonds de secours. Et la contribution canadienne-française à l'Aide aux Drapeaux, l'aide à la Belgique mutilée et souffrante? Et la création de l'hôpital des municipalités canadiennes-françaises? Et l'envoi de milliers et de milliers de caisses d'effets pour soulager la misère en Belgique et en France?

Knox Magee s'est bien gardé de souffler mot de tout cela. C'eut été se donner un trop éclatant démenti. S'il eut eu la moitié de la sincérité des pauvres hères qu'on traîne devant les tribunaux, il aurait pu ajouter que le premier Canadien à donner son sang pour la Belgique fut le docteur Henri Béland, député du comté de la Beauce au Parlement fédéral; il eut pu ajouter que déjà les listes de victimes du premier contingent contiennent des noms canadiens-français.

Et si quittant ce terrain de la réalité, il était remonté un peu dans le passé, s'il avait feuilleté l'histoire de ce pays, que de choses il lui eut fallu avouer et apprendre à ses lecteurs! Quel démenti aurait encore été notre conduite en 1776, notre conduite à Châteauguay! Ce sont des dates et des souvenirs que n'aime point évoquer Knox Magee. Si jamais l'idée lui vient d'en parler, qu'il n'oublie pas d'ajouter l'Acte d'Union qui fit porter à la province de Québec le poids de la dette publique de la province d'Ontario.

* * *

De tout cela, le directeur du **Winnipeg Saturday Post** ne soufflera mot. Il est trop patriote; oui, trop patriote! Qui en oserait douté? N'a-t-il pas été dans l'ardeur de son patriotisme jusqu'à mériter d'être arrêté l'automne dernier par des autorités militaires et enfermé là où l'on enferme, immédiatement après leur arrestation, les sujets de Guillaume et de François-Joseph qu'on croit dangereux à la sûreté de ce pays? O grand martyr! tu fus le seul citoyen de langue anglaise au Canada sur lequel des autorités militaires en ce pays crurent de leur devoir de mettre le grappin!

Oui, qui oserait douter que Knox Magee soit un grand patriote? Ne l'a-t-on pas vu demander à pleins poumons l'envoi en Europe d'un quart de million de soldats? Ah! il n'eut pas peur, ce brave d'entre les braves. Coeur bardé d'un triple airain, il affronterait à trois mille milles de distance toutes les baïonnettes prussiennes. Pas le moindre frisson quand il déguste son déjeuner ou se délecte de la fumée d'un bon havane. Son sommeil est sans cauchemar.

Un tel courage ne devrait-il pas aire rougir de honte un docteur

Un tel courage ne devrait-il pas faire rougir de honte un docteur

Brave et archibrave ce Knox Magee! Pas un moment il n'a hésité à dire à ses concitoyens: "Allez vous battre; allez mourir sur les champs de bataille d'Europe." Brave... mais oui... jusqu'au point de ne pas s'enrôler... afin de ne pas priver de ce plaisir un de ses concitoyens. Et désintéressé aussi puisqu'il a été jusqu'à sacrifier pour les autres la perspective de se faire ouvrir le ventre par un éclat d'obus allemand.

* * *

Au fond, ce Knox Magee n'est pas un méchant diable. Il est vrai qu'il insulte un tiers de la population de ce pays d'une façon qui répugnerait profondément au plus voyou des voyoux que le gendarme cueille dans l'égoût, mais comme tout autre individu Knox Magee a droit aux circonstances atténuantes. Il serait injuste d'affirmer que son cas soit sans excuse. Un homme ne peut donner que ce qu'il a; son style, ce qu'il écrit, ne peut être que le miroir de son âme. Et dans ce cas qu'attendre autre de Magee que ce qu'il a dit. Un égoût est toujours un égoût.

Nul ne conteste au directeur du **Winnipeg Saturday Post** un certain talent à étaler hebdomadairement sa vanité dans les colonnes de sa feuille; à y démontrer clair comme de l'eau de roche qu'il peut de la façon la plus naturelle et sans le moindre effort baver sur un tiers de ses concitoyens, dont le plus méprisable vaut moralement infiniment plus que lui, et trainer dans la boue le juge en chef de la province d'Ontario, comme il l'a fait dans un autre article, s'il croit trouver en cela un moyen d'accroître sa clientèle, faire tomber quelques sous dans son escarcelle, se donner un certaine notoriété.

COLONISONS

Le mouvement de la colonisation s'accentue d'une manière fort encourageante. L'appel, lancé dans les journaux de la Province de Québec, nous a valu une centaine de lettres demandant de nouvelles informations pour l'achat de terres cultivées ou la prise gratuite des homesteads. Tous mes correspondants ne sont pas également fortunés; la plupart ont suffisamment d'argent pour commencer sur un homestead avec l'assurance du succès. Plusieurs n'ont pas encore assez d'argent pour prendre un homestead, mais s'ils pouvaient trouver un engagement pour les semences jusqu'aux récoltes, ils viendraient immédiatement au Manitoba.

D'autres ont un capital de $1,000 à $3,000 et voudraient acheter une terre en culture, sur laquelle ils pourraient donner un à compte et payer la balance à termes fixés.

Malheureusement, je ne connais pas les terres qu'il y a en vente dans nos paroisses françaises; et si quelqu'un voulait me faire connaître les propriétés qu'il veut mettre sur le marché, je le prierais de me donner immédiatement la grandeur de son terrain, combien il y a d'acres en culture, quelles sont les bâtisses, et le prix de vente avec conditions. Ce n'est pas une spéculation qu'il faut faire, mais un marché honnête qui fasse l'affaire du vendeur et favorise l'acheteur.

Dans l'intérêt de la colonisation, que tous nous devons avoir à coeur, je désirerais connaître les noms des cultivateurs qui peuvent engager des jeunes gens pour les travaux de l'été; ils pourraient ainsi aider efficacement à cette oeuvre nationale en encourageant selon leurs moyens, la venue d'un grand nombre de compatriotes, qui seront une aide puissante pour notre avenir. Si tout le monde veut y mettre de la bonne volonté, si chacun veut y prendre intérêt, nous augmenterons rapidement notre nombre de paroisses françaises, nous prendrons une plus grande influence dans la société et les gouvernements, nous ferons des progrès partout et sous tous rapports.

Mais il nous faut de l'union et des initiatives paroissiales pour la réussite de ce grand mouvement de la colonisation.

J'ai déjà parlé de plusieurs champs de colonisation où les colons peuvent se placer avec tous les avantages que l'on peut trouver dans les Provinces de l'Ouest et même avec mieux encore, grâce aux communications plus faciles, dues à la construction prochaine des chemins de fer, dans ces régions du homestead et à la distance déjà relativement courte pour se rendre aux stations.

A Toutes Aides, Asham Point, Thibeaultville et Woodridge, où déjà un bon groupe de familles forme un commencement de paroisse, on doit envoyer un grand nombre de colons prendre les meilleurs homesteads des alentours.

J'ai visité la semaine dernière Camperville, situé à 30 miles de Winnipegosis. On ne peut désirer un plus vaste et meilleur centre de colonisation. La terre est couverte de 8, 10 et 15 pouces d'humus où pousse plantureusement le blé, l'avoine, l'orge et tous les légumes. Au-dessous est une couche de glaise légère. Il y a quelques côteaux de gravier avec un ou deux pouces de terre noire, produisant le foin et la lentille sauvage partout au milieu des jeunes pousses de tremble qui les couvrent.

Il y a la rivière de l'Epinette et celle des Canards qui viennent de l'Ouest et se jettent à peu de distance, l'une de l'autre, dans le lac Winnipegosis. Ces rivières égoutent ces terrains et donneront toujours en abondance, l'eau si nécessaire au colon.

On trouve dans un rayon de 6 à 8 milles près de ces rivières ou entre elles, 1,200 à 1,500 homesteads à prendre, et si tous ont à peu près la même valeur, quant à la terre, les premiers arrivés pourornt se placer, plus près de la mission des RR. PP. Oblats, qui ont construit à Camperville, une magnifique église, une des plus belles, que j'aie vues au Manitoba.

C'est la première demande des "homesteaders", qui s'inquiètent de la distance de l'église et de l'école. On peut donc à Camperville avoir église et école à 2 ou 3 milles de distance pour les premiers homesteads.

Le bois sur ces homesteads est surtout du tremble, clairsemé, lorsqu'il a la grosseur de 5 ou 6 pouces, mais assez fourré lorsqu'il est petit, et partout entremêlé d'éclaircies plus ou moins grandes, prêtes au cassage.

Il y a sur presque chaque homestead, ou au moins à peu de distance, des touffes d'épinettes qui fournira aux colons le bois de construction. Un moulin à scie à blanchir et à finir est en opération à la mission et prêt à répondre à tous les besoins des colons. J'ai aussi traversé quelques grands marais de foin, qui donneront longtemps le fourrage et les pâturages à des milliers d'animaux.

Un colon peut en hiver faire des pêches abondantes sur le lac Winnipegosis, qui est tout près, et vendre sur place tout son poisson. La chasse est aussi lucrative, car il y a peu d'endroits plus giboyeux. La nourriture est donc en partie assurée au colon.

Pour arriver à Camperville, on se rend à Winnipegosis par le chemin de fer C. N. R. De là, on peut y aller en voiture au prix de $4 à $5 par jour, si l'on garde la voiture pour visiter et choisir son homestead. A partir du mois de juin, on peut aussi y aller en bateau à meilleur marché, et même gratuitement parfois, si l'on pouvait avertir d'avance un bon compatriote qui a eu l'amabilité d'en faire l'offre généreuse, M. Desrochers, marchand de Camperville, qui possède un magnifique yatch à gazoline.

Inutile de dire que le bon Père Léonard, o.m.i., principal de la mission, recevra avec la plus grande cordialité fraternelle, les colons, qui seront sages de se confier entièrement à ses conseils éclairés et désintéressés.

O. Corbeil, Ptre.,
Saint-Boniface, Man.

POUR LES ONTARIENS

Dans une assemblée récemment tenue à Ottawa, les orateurs invités par l'Union Régionale de l'A. C. J. C. d'Ottawa, ont tous recommandé à leurs auditeurs d'être Canadiens français avant tout, de ne se laisser diviser par rien. Le mouvement en faveur des blessés d'Ontario fera beaucoup pour rapprocher les esprits. Il les réunit dans une lutte commune, pour défendre contre l'injustice et la mauvaise foi l'intégrité de leur leur nationalité. L'appel fait dans la Province de Québec en faveur des "blessés" de l'Ontario a reçu une réponse bien propre à encourager tous les Canadiens français.

Ici, dans le Manitoba, il importe aussi que tous nos compatriotes se rendent bien compte que la cause d'Ontario les intéresse au plus haut degré. Le droit que réclament ceux qu'atteignent le fameux règlement XVII est souvent—d'une façon ouverte ou détournée—attaqué ici même. Si les ennemis de notre langue étaient vainqueurs dans l'Ontario, nous ne manquerions pas, dans le Manitoba, d'être en butte à une persécution en tout semblable à celle que subissent les Ontariens de langue française. Leur cause est donc la cause de la nationalité canadienne-française. Que notre cours, que les ressources pécuniaires, munitions indispensables dans une pareille guerre, ne leur manquent pas. Notre devoir de Canadien français est de donner généreusement. La province du Manitoba a commencé de le faire, elle continuera et la liste des souscriptions s'allongera sans cesse.

Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.
Saint-Boniface, Man.

Nouvelles souscriptions

"L'Ami du Foyer"	$5.00
M. l'abbé Jacques Bertrand.	1.00
M. Victor Champagne, de Saint-Norbert	1.00
Un écolier	1.00
Un ami	2.00
Un Canadien français	2.00
Inconnu	1.00

Prière d'adresser les souscriptions au **Cercle La Vérendrye,** Saint-Boniface.

DEMARCHE PRATIQUE

Nous voulons parler de la décision de l'Exécutif de la Société Provinciale de la Saint-Jean-Baptiste pour le Manitoba.

Cette démarche est à l'effet d'amender les Constitutions de la Société pour lui permettre d'ériger son bureau exécutif en Comité général de colonisation, et de se créer des aides dans chacune des Sociétés de Saint-Jean-Baptiste réparties un peu partout, dans le Manitoba.

Mais le point le plus pratique est de demander une cotisation d'une piastre à chacun des Canadiens français du Manitoba qui veulent faire partie des Sociétés de Saint-Jean-Baptiste.

La moitié de cette contribution restera à la Société locale, l'autre moitié sera remise à la Société provinciale qui aura le gros des dépenses à faire pour pousser de l'avant une oeuvre qui doit tenir au coeur de tous ceux qui ont souci de l'influence française dans cette province.

Jusqu'ici l'oeuvre des divers Congrès avait été une oeuvre plutôt sentimentale que pratique.

On visait à l'action, c'est clair, car on n'aime à se payer ouvertement de mots, mais on n'a pos osé aller jusqu'au point vraiment pratique et demander une contribution générale.

La conséquence était assez facile à prévoir, le travail, devait être nul ou à peu près et c'est ce qui est arrivé.

Quand ceux qui ont à coeur de faire quelque chose doivent en outre de leurs occupations ordinaires et de leurs besoins journaliers, payer les dépenses de correspondance, d'impressions de voyages qu'exige une oeuvre de colonisation qui veut arriver à un but, ce zèle de quelques-uns ne peut pas aller loin, il doit languir et bientôt s'éteindre.

En dépit des meilleurs vouloirs c'est ce qui est arrivé.

Le public canadien-français semble s'être rendu compte de ce fait et à la dernière convention provinciale tenue à Saint-Jean-Baptiste, autorisation a été donnée à l'exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale de remettre le problème à l'étude et de lui donner une solution, si possible.

C'est ce qui a été fait jeudi dernier à la réunion plénière du Comité Exécutif tenue à Saint-Boniface. Avant de courir, il faut marcher. A une première réunion du Comité exécutif on avait émis l'idée de former les diverses Sociétés de Saint-Jean-Baptiste en sections composées de trois ou quatre centres; un projet de groupement a même été envoyé aux diverses sociétés, mais ce projet est remis à plus tard. On s'appliquera à donner plus de vitalité aux Sociétés Saint-Jean-Baptiste déjà existantes et à infuser une nouvelle vie à la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale.

La contribution annuelle sera la première dose d'huile mise dans le rouage des deux groupements.

Cette année le Comité Exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale compte affecter la partie des revenus qui lui arriveront à défrayer les dépenses d'impression de deux ou trois petites publications de propagande et les quelques voyages que doit nécessairement faire dans les centres de colonisation de cette province, celui qui donne son temps gratis, voyage gratis sur les chemins de fer mais doit encourir quand même quelques dépenses de voitures, de repas et autres petites dépenses qui sans être bien lourdes, deviennent relativement considérables pour une seule bourse et surtout pour la bourse d'un homme qui ne reçoit, de ce chef, aucun salaire.

Nous félicitons la Société Saint-Jean-Baptiste de ce premier pas fait dans la voie d'un travail vraiment effectif. Nous lui disons: Bravo et en avant! Les difficultés ne manqueront probablement pas; aucune oeuvre sérieuse ne va sans rencontrer des difficultés. Le but à atteindre vaut la peine d'un effort considérable.

LETTRE DU FRONT

Ypres, Belgique,
27 janvier 1915.

Bien cher ami:—

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu ton aimable lettre dans les tranchées; elle a été la bienvenue, car des nouvelles de Cardinal j'en reçois bien rarement. Je n'ai pas pu te répondre de suite, mais maintenant, nous sommes au repos et je vais te donner les nouvelles d'ici.

Je vois dans ta lettre que vous êtes tous en bonne santé; pour moi, je suis assez bien pour le présent. J'ai été indisposé pour une vingtaine de jours: bronchite et pied gauche gelé. Je suis à peu près guéri, mais malgré mes souffrances, le caporal Moreau n'a pas manqué un jour à faire le coup de feu avec ses frères d'armes.

Le 25 janvier au matin, c'est-à-dire vers les 6½ heures, nous avons été attaqués, (il faut ajouter que nous étions avertis de l'attaque par un espion boche que nous avions fait prisonnier la veille et qui se promenait avec nous dans les tranchées, vêtu de l'habit d'un des nôtres qu'il avait dépouillé pour venir à l'attaque). Toute la nuit, nous étions sur le qui-vive. Tout à coup, au matin, les bombes, le canon et la fusillade font rage. La position pour nous était critique. Pendant vingt minutes, on les vit qui sortaient des tranchées derrière des maisons démolies, en colonne par quatre sur un front d'environ 350 verges. C'est là que nous avions placé deux mitrailleuses à toutes les 90 à 100 verges. Petite machine bien compliquée qui tire 600 coups à la minute. Je crois qu'un bon pointeur pourrait faucher du foin avec. A mesure qu'ils avançaient sur nous, baïonnette au canon sans tirer, nous les tirions à bout portant. Trois fois ils ont reculé, trois fois ils ont avance ....

....

C'est là que j'ai été blessé à la tête et à l'oeil droit par une balle explosive de ces sales bêtes que l'on appelle Boches. Ce n'est pas grave, dans une vingtaine, je serai tout à fait guéri. Les Boches ont perdu plus de 700 morts ou blessés et environ 175 prisonniers qui se sont rendus. Cher Jos, ce n'est pas la première fois que j'assiste à une bataille. J'ai pris part a plus de vingt; j'en ai vu de toutes sortes; jamais je n'ai eu la frousse. Je te dirai que nous aussi nous avons chargé sur les Boches. Tout un bataillon, c'est-à-dire quatre compagnies, environ 800 hommes; nous avons pris la tranchée allemande. Mais le matin, à l'appel, sur 800 nous n'étions plus que 242. Voilà ce que c'est que la guerre dans les tranchées. Tu attaques, ils te fauchent; pour eux c'est la même chose. C'est une guerre qui se terminera par le manque d'argent. La première puissance à bout de forces demandera la paix. Mais quand? Personne ne le sait.

Tu me dis sur ta lettre que nous devons endurer bien des souffrances. Oui, c'est bien pénible, pour nous surtout, l'humidité et le froid. Il pleut ou neige tous les jours dans les tranchées. Nous sommes dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux; nos vêtements sont toujours trempés. Pendant quatre jours et quatre nuits nous y restons sans dormir, manger froid et souvent rien à se mettre sous la dent. Ah! cher ami, ce n'est pas tout rose par moments; les assassins ont violé la neutralité de la Belgique, eh bien, ça leur coûtera quelque chose. Oui, c'est un beau pays que cette Belgique. Mais aujourd'hui que reste-t-il? Rien que des ruines, des décombres. Ca n'empêche qu'elle est encore fière, digne, héroïque et confiante dans la victoire. Il y a un million et demi d'Anglais ici; il en arrive tous les jours. Ils sont de braves soldats ....

....

Belges, Anglais et Français, nous les chasserons dans leur pays et avant longtemps. Ce que nous attendons maintenant, c'est le beau temps pour pouvoir avancer avec nos pièces de canon.

Cher ami, je vais terminer ma lettre. J'en aurais encore bien long à te raconter, mais je préfère attendre à plus tard et vous le dire de vive voix **peut-être;** ce sera plus intéressant. Cher Jos, le bonjour de ma part à tous les copains de Cardinal et à la famille chez Marc, sans oublier les "baseball players". A bientôt, j'espère. Une réponse me fera plaisir.

D'un ami intime,

Aurèle.

P. S.—Je suis tout seul des gens partis avec moi de Lourdes. Je suis à Vlamertinghe, 15 milles des lignes de feu à l'école de guerre pour 26 jours, pour passer sous-officier plus tard. Au moins, pendant ce temps, je serai à l'abri de tout, excepté des aéroplanes boches qui nous envoient des bombes sur la tête de temps à autre.—Aurèle.

Seringues a vitriol

Les Allemands ont imaginé des seringues à vitriol dont les Autrichiens se servent fréquemment contre les Russes.

Ce sont des récipients contenant du vitriol soumis à une pression de 35 atmosphères, que les soldats portent sur le dos et qui peuvent, pendant la durée d'une minute, lancer à trente pas un jet de vitriol.

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Un chapelet de corde qui a beaucoup servi

A la fin d'une lettre où il résume ses impressions d'ambulancier sur les quatre mois passés au Grand Couronné de Nancy, M. l'abbé Jarrand, professeur à l'école Notre-Dame d'Issoudun, ajoute:

Au presbytère de Varangéville, j'ai vu et vénéré un chapelet de corde, fait dans une tranchée par un jeune soldat du ...e de ligne, les noeuds représentant exactement, à distance voulue, les Pater et les Ave... La corde édifiante est aux trois quarts usée, car elle a beaucoup servi, chaque jour de la défense du Couronné "Tous les hommes de la section se la passaient à tour de rôle, pour dire un Je vous salue, Marie", a très simplement raconté le brave soldat qui vint chez M. le Curé demander, en échange de sa relique, un chapelet solide pour le dire sur la frontière du Nord.. Il apportait de plus huit rancs, le prêt de son sergent, blessé à mort, que celui-ci avait fait prendre dans sa poche avec mission de faire dire des messes à son intention, et cinq francs de cotisations de la section, pour faire brûler des cierges devant la Sainte Vierge et la bienheureuse Jeanne d'Arc...

"Ah! je vous le jure, je ne suis plus le même"

Le curé d'une paroisse importante des Landes a reçu d'un de ses paroissiens la lettre suivante qui montre bien le réveil de la foi dans l'âme de ceux qui, parfois, hélas! avaient délaissé la religion.

Dimanche 1er novembre.

A.... dans sa dernière lettre, datée du 20 octobre, me dit que vous demandez souvent de mes nouvelles et que vous aviez même l'intention de m'écrire. Aussi je profite d'une heure de repos pour prendre les devants. Avant tout permettez-moi de vous remercier de votre bienveillante attention et de vous dire que le jour de mon départ j'ai assisté à la messe plutôt pour faire plaisir à ma femme et à ma mère; mais, aujourd'hui, je vous le dis en toute franchise, je regrette d'avoir agi d'après cette pensée. Au son du canon, au sifflement de la mitraille, quand de temps en temps on voit tomber un camarade, ou seulement quand on trouve dans les champs un cadavre inconnu, dans les longues journées d'attente et les terribles nuits d'angoisse passées au fond des trous dans la tranchée, l'on songe et l'on réfléchit.

Oui, l'on songe au foyer, à la douceur de la bonne vie familiale, et l'on réfléchit sérieusement au temps gâté et aux heures de bonheur perdues et gaspillées bêtement à tort et à travers. Mais, maintenant, quel revirement! Ah! je vous le jure, je ne suis plus le même. Je fais mon devoir de Français en bon soldat, sans forfanterie, sans peur, mais je fais aussi mon devoir de chrétien, et matin et soir je dis avec ferveur la petite prière et l'invocation que vous nous avez apprises. Vous pleuriez, Monsieur le Curé, en nous remettant votre médaille, et sitôt que j'ai été sur le champ de bataille, cette larme m'est revenue à la mémoire, et j'ai pensé à tout, à mon enfance, à ma vie de jeune homme, et surtout à ma vie de père de famille. Mais c'est bien fini, je le jure; adieu les tentations et les mauvaises compagnies. Dès mon retour, sans être un bigot, je redeviendrai un bon chrétien faisant régulièrement son devoir. Dimanche dernier, nous étions au repos, et, sur ma proposition, j'ai obtenu qu'un prêtre soldat dise la messe dans une petite église de l'Oise. Nous y avons assisté plus de 400, et jamais l'église de chez nous n'a vu pareil silence et recueillement. Depuis quatre jours, nous sommes repartis en avant et nous couchons et occupons des tranchées au nord-ouest de Soissons. Ma santé est excellente malgré le froid. Remettez pour moi à A... cette petite fleur blanche et bénissez ma famille.

Au revoir, Monsieur le Curé, agréez mes respectueuses salutations. Au revoir, au plus vite.

X.

P.-S.—Vous pouvez montrer ma lettre à qui bon vous semblera; ce que je vous écris est bien pesé et réfléchi, et du reste, à mon retour, ma conduite le prouvera.

Paroles historiques

Après la fameuse séance du Reichstag où furent votés à l'unanimité les crédits pour la guerre, le kaiser reçut les chefs des partis politiques de l'assemblée. On attendait un discours: par extraordinaire, ce jour-là, Guillaume fut bref. Il serra la main des députés et se borna à dire:

—Und jetzt wollen wir sie dreschen!—Et maintenant, allons les rosser.

Il serait fâcheux que ces fortes paroles fussent perdues pour la postérité. Elles peuvent aller de pair avec quelques autres déjà célèbres: "Dieu est avec nous", "la méprisable petite armée du général French", "mon brillant second" (le vieux François-Joseph) et "le chiffon de papier" du chancelier de Bethmann-Hollweg; elles ne déparent pas la collection.

* * *

Quelle frousse, mon empereur!

Récemment, dans la "Gazette de Cologne", un soldat de la garde, interviewé, contait qu'il avait vu, sur le front occidental, le kaiser en personne, qui paraissait en excellent esprit. Nous allons voir ce qu'il faut en penser.

Guillaume II, ce jour-là, prononça un discours—vous vous y attendiez!—et but un verre de vin avec un officier. Mais tout à coup—Plutarque de demain, voilez-vous la face!—on vit son attitude se modifier étrangement, parce qu'il avait cru n'être plus en sécurité.

Brusquement, il venait de se trouver en présence d'une troupe de Francais. Comme ses évolutions sont organisées de façon à lui éviter tout péril, rien n'était pour lui plus inattendu!

Que fit donc le kaiser pris au dépourvu? C'est bien simple: il recula comme une humble recrue qui aurait la frousse. C'était l'occasion d'ébaucher un geste historique. Il n'hésita pas, il recula, ins-tinc-ti-ve-ment, ajoute notre déplorable historiographe.

Heureusement survint un officier pour rassurer son souverain. "Ce ne sont, dit-il que des prisonniers qui ont voulu voir Votre Majesté."

* * *

Les cuirassés allemands devant Paris

La "Gazette de Hollande" a découvert un merveilleux article du "Pester Llyod", journal allemand de Hongrie. C'est l'analyse d'un plan qui est attribué à l'état-major anglais et qui consisterait à inonder une partie de la France.

Le "Pester Lloyd" écrit:

La submersion des Flandres a paru un moyen si commode de résister à la poussée allemande qu'on a résolu de l'étendre à tout le sol français.

Les ingénieurs anglais se proposent maintenant d'inonder la plaine autour de Calais et ce ne sera qu'un commencement. La France doit devenir un prolongement de l'Atlantique, pour permettre à l'Angleterre de dominer un morceau de plus de la mer universelle. Mais cette domination prépare de nouveaux soucis à la flotte britannique. En effet, la nécessité de cette inondation résulte du fait que l'armée française, malgré le gros contingent qu'elle a fourni pour défendre Calais, n'a pu y réussir (sic).

Le "Pester Lloyd" se hâte d'ajouter que l'Allemagne ne s'arrêtera pas pour si peu. S'il le faut, écrit-il, "les cuirassés de l'Allemagne viendront devant Paris, et ses sous-marins détruiront le poste radiotélégraphique de la tour Eiffel."

* * *

Humour suisse

Plusieurs soldats suisses étaient attablés dans un café de Bâle. L'un d'eux avait en face de lui un civil allemand, qui se mit bientôt à interroger:

—Voudriez-vous tirer sur les Allemands?

—Non, jamais! répondit le soldat avec conviction.

—Un beafteack pour ce militaire, commanda le civil.. Et vos camarades, qui sont là à côté, tireraient-ils, eux, sur les Allemands envahissant la Suisse?

—Non, jamais! insista le troupier.

—Servez de la bière à tous ces soldats, recommanda le civil à la bonne... Et que dites-vous dans l'armée suisse de la possibilité d'un passage des Allemands par la Suisse? Tous les soldats sont-ils aussi bons amis des Allemands que vous l'êtes!

—Ca, je ne sais pas.

—Mais, alors, pourquoi, personnellement, ne voudriez-vous pas tirer sur les Allemands!

—Parce que nous sommes de la musique!

L'Allemand, vexé, régla l'addition aussitôt, se leva et sortit.

* * *

Comment les Turcs écrivent l'histoire

Ah! ils peuvent en remontrer à la trop fameuse agence Wolf. Lisez plutôt:

Le "Terdjiman Afkier", dans son numéro du 6 décembre, dit:

Le discours élevé, prononcé la semaine dernière par S. M. islamique Guillaume II, du trône installé dans l'ancienne Chambre du Parlement français, est un document inoubliable de ses grands exploits. Entouré par les vaincus, il offrit son impériale main à baiser à tous les anciens députés de la Chambre française, dont les coeurs étaient touchés par la magnanimité de Sa Majesté islamique.

Le "Hanumiar Ghazellaseh" d'Iskoudar dit:

Le harem de S. M. islamique Guillaumé II et les harems de ses officiers d'état-major arriveront à Constantinople au début du printemps. Dix des plus puissants dreadnoughts britanniques capturés escorteront le harem impérial.

Le "Djerideh 1-Sharkeyeh", dans son numéro du 8 décembre, écrit:

Conformément à une dépêche radiotélégraphique reçue de Belgique au bureau allemand, toute la population du nouveau territoire conquis par les Allemands a prêté serment de loyauté à Sa Majesté islamique. La population de toutes classes s'empresse par milliers auprès des fonctionnaires allemands et se convertit à la vraie foi islamique. Les Belges transforment volontairement les églises en temples mahométans. Puissent leurs bons exemples être suivis par les autres infidèles.

Enfin, en date du 10 décembre, le bureau allemand de Constantinople publiait le télégramme suivant:

Conformément à un radiotélégramme d'Amsterdam, le gouvernement britannique a offert à Sa Majesté islamique 2,000 ânes chargés d'or au cas où elle renoncerait à envoyer sa flotte puissante contre Londres.

Décidément, Lemice-Terrieux n'est pas mort: il est ressuscité à Constantinople!

Un chapelet de shrapnells

Quand il entra en convalescence, à l'hôpital, tout de suite, une idée hanta le petit fantassin, qui avait reçu, à lui tout seul six éclats de shrapnell. Et il ne fut heureux que lorsqu'il l'eut réalisée. Les religieuses, les gardes l'y aidèrent. D'abord, on lui remit les morceaux de métal qui avaient été extraits de ses blessures. Et puis, on lui donna d'autre plomb, d'autre fer allemand provenant des blessures des camarades. Avec tout cela—et pour lui qui avait été bijoutier, ce fut facile—il fabriqua, sur son lit, un chapelet. Quand il l'eut terminé, il l'embrassa et l'envoya à sa mère.

Et depuis que le chapelet du fils a été béni à l'église du village, la bonne maman, matin et soir, sur ces morceaux de balles qui déchirèrent la chair de France, prie pour le salut de la patrie. Et, entre les dizaines, ses doigts se crispent surtout aux grains du Pater, car ceux-là, ce furent ceux qui faillirent lui tuer son enfant....

Dix centimes d'amende pour chaque grossièreté

Extrait de lettres d'un caporal du ....e d'infanterie:

....Nous venons de fonder une Société de secours. Il s'agit de verser 0 fr. 10 chaque fois que l'on dit une grossièreté. Le total sera employé à souligner un peu la misère qui existe dans le pays dévasté. En qualité d'homme de confiance, j'ai été établi président et trésorier. J'ai recueilli près de 4 francs; mais, depuis quelques jours, je ne m'enrichis plus.

Ce qu'il y a plus beau, c'est de voir comment toutes les âmes se tournent vers Dieu. Si on a le bonheur de passer un dimanche en repos à B.... ou à G...., c'est un plaisir de voir l'église vite remplie de soldats et d'entendre chanter tout le monde. Un jour de repos, comme aujourd'hui, dans une cave, quatre hommes ont récité un chapelet avant de se mettre à jouer aux cartes.

Un héros de seize ans

Le jeune François Ratto, âgé de seize ans, volontaire au 27e bataillon de chasseurs, a été récemment inscrit au tableau spécial de la médaille militaire, avec cette mention:

Parti de Menton avec le 27e bataillon de chasseurs alpins, a marché constamment dans ses rangs et a combattu avec lui depuis le début des hostilités, payant d'exemple et montrant la plus héroïque bravoure; a été grièvement blessé, le 23 novembre, par un éclat d'obus qui lui a sectionné presque complètement le pied; au milieu des plus cruelles souffrances, il a conservé sa gaieté.

Ce vaillant jeune homme est membre du patronage catholique de Carnolès-Menton.

On délègue un représentant

D'une lettre de M. le chanoine Pasquet, de Rouen:

A propos de ces fêtes de la Toussaint, voici qui en dit long sur l'état d'esprit de nos petits soldats. Dans une tranchée, on exprimait tout haut le regret de ne pouvoir assister à la messe le jour de la fête ni le lendemain, jour des morts. Que fait-on? D'un commun accord, on désigne un soldat libre qui les représentera tous. Et celui-ci se glisse dehors, rampe, et vient à l'office monter sa faction de prière.

Un autre vient se confesser la veille de la fête, et gentiment, me demande un chapelet. Il avait perdu le sien dans la paille des tranchées, et depuis il avait fait des noeuds à une ficelle, et sur ces noeuds, il égrenait ses Ave.

Un soldat chrétien

L'adjudant Paul Fossat, d'Anduze, apercevant sur le champ de bataille un sous-officier blessé allemand, écouta son bon coeur pour lui porter immédiatement secours. En récompense d'une si généreuse et si belle conduite, le soldat teuton déchargea tout simplement sur son bienfaiteur son revolver en pleine figure. La mort fut instantanée.

Voici en quels termes l'adjudant Fossat, âgé de vingt-deux ans, annonçait son départ pour le front des armées à sa famille: "Eh bien! Ça y est. Me voilà en marche tout plein de confiance. Une bonne confession générale et une fervente communion ont mis tout en place. Chaque soir, à 8 h. ½, je dirai, en communion avec vous trois, Je vous salue. Prions ensemble, et si, par cas, Dieu veut m'appeler à lui, le sacrifice en est fait. Je vous attendrai là-haut! Là, plus de peine, plus de tristesse, le bonheur éternel. Ah! que je suis heureux. Vive Dieu! Vive la France! Vive Jeanne d'Arc!"

Dans sa dernière lettre à son père, à sa mère et à sa soeur bien-aimés, la veille ou l'avant-veille de sa mort, Paul Fossat leur apprenait qu'il avait servi la messe à M. l'aumônier et fait la sainte communion.

Dis-moi ce que tu manges.

Un jour se glissa dans nos lignes un paysan à la bonne figure de campagnard. Il parlait un patois mi-normand, mi-tourangeau, quelque chose comme le patois de théâtre; c'est ce qui donna l'éveil.

Interrogé par un sous-lieutenant, notre homme s'en tint à des réponses si naïves, si obtuses, que sa bonne foi allait être établie, quand on eut l'idée d'une suprême épreuve.

—Eh bien, mon brave, vous devez être fatigué, vous mangerez bien un morceau avec nous?

—C'est pas de refus, acquiesça le paysan.

L'officier donna le mot à ses camarades; on se mit à table et l'on ouvrit deux boîtes de conserves. L'une contenait du pâté de foie et l'autre de la confiture d'orange. On fit un amalgame innombrable de ce hors-d'oeuvre et de ce dessert, et, héroïquement, nos officiers avalèrent le brouet sans sourciller, tout en observant leur hôte.

Celui-ci étendit à plusieurs reprises sur son pain l'horrible mixture, et comme les autres convives, écoeurés, se dispensaient d'une seconde tournée, le bon campagnard demanda la permission de finir le plat.

On la lui accorda, mais on retint au camp ce pseudo-Français capable d'ingurgiter de pareilles horreurs.

Le paysan de théâtre était un lieutenant prussien natif de Koenigsberg.

* * *

Un gendarme rémois désireux de donner à boire à sa monture s'approcha d'un puits situé dans une propriété particulière abandonnée pour le moment. Comme il s'apprêtait à descendre un seau vers l'eau du puits en question, il aperçut, en se penchant sur la margelle, commodément installé sur une planche placée en travers de la maçonnerie, un individu en train de poursuivre par téléphone une conversation avec l'ennemi.

Le militaire n'hésita pas à allonger la main vers le collet de ce causeur inconnu, qui ne revint de la surprise que lui causa cette soudaine interruption de sa communication que lorsqu'il se retrouva étendu sur la paille humide du poste de police où l'avait conduit le brave Pandore.

Le général Joffre élève de Napoléon.

L'Almanach Hachette pour 1915, qui vient de paraître, et qui donne une Histoire illustrée des trois premiers mois de la guerre et une petite Encyclopédie militaire que tout le monde voudra lire, publie des pensées de Napoléon qui expliquent et résument la pensée du général Joffre.

Napoléon disait:

—C'est l'imagination qui perd les batailles.

—A la guerre, rien ne s'obtient que par le calcul: tout ce qui n'est pas profondément médité dans les détails ne produit aucun résultat. A la guerre, il faut des idées simples et précises.

—La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide qui reçoive l'impression juste des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles, que les sensations successivement simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée s'y classent et n'occupent juste que la place qu'elles méritent d'occuper, car le bon sens, la raison sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égales considérations.

—Le succès de la guerre dépend de la prudence, de la bonne conduite et de l'expérience du général.

—Une armée n'est rien que par la tête.

—Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte et dans une offensive audacieuse et rapide.

—L'art de la guerre ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui proprement constitue le génie de la guerre.

—Il faut que l'armée regarde le déshonneur comme plus affreux que la mort.

A QUELLE DISTANCE ENTEND-ON LE CANON?

(La **Croix**, Paris)

Jusqu'à quelle distance peut-on entendre le bruit du canon? Cette question ne semble pas avoir été résolue d'une façon définitive par les physiciens, et leurs estimations théoriques ont été bien souvent démenties par l'expérience.

M. le docteur J.-J. van Laar, ancien professeur de physique et de chimie mathématique à l'Université d'Amsterdam, s'est exprimé ainsi sur la question:

La constatation d'une distance maxima de 64 milles a été enregistrée en Hollande. Le bruit du canon en Belgique s'est fait entendre, non dans les contrées plus contiguëes, comme le Brabant ou la Zélande, mais justement dans des contrées plus éloignées, comme Utrecht ou Felderland.

On peut notamment établir le fait suivant: d'abord, il y a une zone où on entend le bruit; ensuite, vient une zone où on n'entend rien, la zone silencieuse; et après vient encore une zone où le bruit du canon (ou un autre bruit intense) est entendu de nouveau.

Quelle est la cause de ce dernier phénomène? On ne sait pas exactement, mais les physiciens croient qu'on a ici une manifestation de la composition de l'atmosphère dans ses couches très supérieures (au-dessus de $6\frac{1}{2}$ milles), tandis qu'au-dessous de cette hauteur la composition reste invariable; dans des hauteurs plus grandes, l'azote commence à manquer, et enfin il n'y reste plus que l'hydrogène, etc.

Une conséquence de ce fait est que d'abord la température baisse jusqu'à—55o quand on s'élève à des hauteurs de $6\frac{1}{2}$ à $6\frac{3}{4}$ milles (c'est le fait normal), mais qu'ensuite la température s'élève de nouveau un peu jusqu'à—54o, pour rester constante. C'est parce que, dans les couches inférieures à la "couche d'inversion", il y a des courants d'air verticaux, mais, au-dessus de cette couche seulement, des courants horizontaux. Or, cette "couche d'inversion" est vraisemblablement la cause que le son (qui s'est propagé aussi jusqu'à ces hauteurs de ladite couche) subit maintenant une sorte de réfraction, qui le jette de nouveau (par-dessus la région silencieuse) dans une région plus éloignée, où on entend donc de nouveau le bruit du canon (naturellement jusqu'à certaines limites).

On a donc:

1o La région où on entend le canon;

2o La région où on n'entend rien;

3o La région où on entend de nouveau (par l'intermédiaire de la couche supérieure de l'atmoshrère au-dessu de $6\frac{1}{2}$ mille).

C'est également dans cette couche supérieure que se sont produit les beaux phénomènes lumineux dans les crépuscules du soir, lors de l'éruption du Krakatoa en 1882, où les nuages lumineux (composés de cendre volcanique), étaient mesurés jusqu'à des hauteurs de $32\frac{1}{2}$ milles.

Patrie.

LE DOSSIER DES ATROCITÉS ALLEMANDES

Le martyre d'un prêtre belge

Deux prêtres des environs d'Aerschot, en Belgique, furent fusillés par les Allemands. "Au sujet de l'exécution de l'un de ces prêtres, dit le rapport officiel belge, nous avons recueilli les détails suivants, vraiment inimaginables. Il s'agit du curé Dergent, du petit village de Gelrods, situé à une demi-heure d'Aerschot. Le jour où Aerschot fut enlevée par les Allemands, le curé Dergent conduisait deux malades de sa paroisse jusqu'à Aerschot. A mi-chemin, il fut appréhendé par une patrouille allemande et fut tout simplement accusé d'avoir tiré sur des soldats.

"La patrouille emmena le curé jusqu'à l'église principale d'Aerschot, où un grand nombre de civils se trouvaient déjà retenus prisonniers. Il y passa la nuit. Le lendemain, un officier allemand l'y fit quérir. On lui lia les mains derrière le dos; ses chevilles furent entourées de fils de fer et de cuir, si bien qu'il pouvait à peine marcher. Dans cet état, il fut traîné hors de l'église, placé le visage contre le mur, et il reçut l'ordre de tenir en l'air ses mains qu'on avait déliées. Alors on fit sortir un certain nombre de prisonniers civils hors de l'église, et ils furent contraints, sous toutes les menaces possibles.... d'uriner sur le curé Dergent. Nous n'avons pas trouvé d'expression plus discrète pour exprimer cette monstruosité. Quand cet outrage eut pris fin, les soldats brisèrent à coups de crosse les mains du malheureux curé, puis ils lui écrasèrent les pieds; ensuite ils lui brûlèrent la cervelle et jetèrent son cadavre dans la rivière le Demer.

"Quelques jours plus tard, le corps fut repêché; on lui donna une sépulture convenable. Sur le cadavre, on retrouva la montre qu'il portait dans la poche de son gilet. Son nom "J. Dergent" était gravé sur le boîtier."

L'assassinat d'un major français

Du camp retranché de Toul, un littérateur connu, en ce moment maréchal des logis d'artillerie, a signalé au Figaro le fait suivant:

C'était à Mercy-le-Haut. Une compagnie du 161e d'infanterie avait reçu l'ordre de résister à un ennemi très supérieur en nombre et de "tenir" jusqu'à la fin de la journée. Vers le soir, au moment où la compagnie — plus exactement au moment où ce qui restait de la compagnie — se replia, ne voulant pas abandonner "ses blessés", le médecin-major chargé du service de santé de la compagnie, estimant que tel était son devoir, demeura avec ses seuls infirmiers dans le village.

Une demi-heure après, il était prisonnier des Allemands, et on l'amenait, les mains liées, à un capitaine prussien.

Un long instant, cet officier laissa debout devant lui notre major en le regardant avec un sourire ironique et en hochant la tête avec mépris.

Il avisa ensuite le revolver que, comme tous les médecins, notre médecin portait en bandoulière.

—Qu'est ceci? demanda-t-il.

—Mon revolver.

—Il est chargé?

—Naturellement.

—Pourquoi avez-vous un revolver?

—Parce qu'il est d'usage chez nous — comme chez vous, d'ailleurs, vous le savez — que les membres du service de santé soient pourvus d'un revolver, pour le cas où ils seraient attaqués par des pillards au moment où, la nuit venue, ils procèdent à la relève des derniers blessés. Le revolver pour nous n'est pas une arme offensive; c'est une arme défensive. Mon brassard de la Croix-Rouge, ma tenue de major vous prouvent, d'ailleurs, que je ne suis pas combattant.

Le capitaine prussien regarda, de nouveau, un instant le major en silence, en souriant, puis lui donna l'ordre de marcher devant lui. Il l'amena dans celle des maisons du village où il venait d'installer son cantonnement.

—Regardez par la fenêtre, lui ordonna-t-il. Je vous défends de vous retourner. Admirez le ciel. C'est très beau à voir, le ciel, très, très beau. Je suis sûr que vous ne l'avez jamais assez regardé. Un médecin, ça n'a pas le temps de regarder le ciel.

Il ouvrit, la gaine du revolver du médecin-major. Il en tira l'arme qu'elle contenait. Par derrière, à bout portant, il la déchargea dans la tête de l'infortuné docteur. La balle, pénétrée un peu en dessous de l'oreille droite, après avoir transpercé la tête de part en part, sortit à un decmi-centimètre en dessous de l'oeil gauche.

La véracité de ce récit est indiscutable. L'auteur de la lettre publiée par le Figaro l'a recueilli, en effet, à Toul, où il est en traitement, de la bouche même du Dr Mozer, héroïque victime de ce simple drame, qui atteste une fois de plus toute l'inutile et sauvage brutalité de nos adversaires.

ILS AVOUENT LEURS ATROCITES

La "Gazette de Cologne", sous la signature de M. Walter Bloem, le romancier bien connu, auteur de "Peuple contre peuple", publie ce qui suit:

"A peine étions-nous revenus de la stupeur dans laquelle nous avait jetés la brutalité inouïe de l'attaque que nous avons subie de tous côtés que, sur l'ordre de nos chefs, nous avons passé la frontière de la Belgique avec la certitude confiante que c'était le seul moyen de tenir tête au complot infernal de nos ennemis. Et déjà, plus d'un d'entre nous se rendait compte que la Belgique était également du complot. Cependant, nous pouvions espérer que le bon sens amènerait les Belges, à tolérer, tout en protestant pour la forme, le passage de nos troupes par leur territoire.

"On pouvait à la rigueur s'attendre à une résistance de l'armée belge, résistance qui eût été vaincue par nos premiers corps d'armée dans un combat chevaleresque. Mais il en fut autrement, car si l'armée belge nous tint tête dans ses forteresses à la frontière, nous rencontrâmes le peuple belge, c'est-à-dire la population civile qui, cachée en embuscade, la carabine en arrêt, assassinait nos patrouilles en reconnaissance et qui, cachée dans les forêts ou dans les greniers des maisons, tirait sur nos colonnes.

"Le gouvernement belge est responsable de ces atrocités.

"Cette terrible façon de faire la guerre était la seule à laquelle notre magnifique armée n'était pas préparée.

"Ce que doivent être, dans une semblable occurrence, le droit et le devoir du soldat, personne ne l'avait établi; aucun principe constant ne fixait l'attitude du chef de la troupe. Il devait en résulter un flottement. L'instinct de chaque chef, de chaque troupe, même de chaque homme devait décider en dernier ressort.

"Il est cependant un principe fondamental: la faute de l'individu devait être expiée par la communauté, et lorsque, dans un village, on tirait sur nos troupes, ce village était incendié. Si le coupable ne pouvait être découvert, nous choisissions quelques représentants de cette communauté pour les passer par les armes.

"Tel fut le sort du pauvre peuple belge induit en erreur.

"Certes, à l'étranger, on a beaucoup exagéré tout ce qui s'est passé en Belgique. Cependant, quiconque ment n'invente jamais complètement, et il sera possibie à nos ennemis de trouver quelques cas où nos troupes ont dépassé le droit de la légitime défense, mais il leur sera difficile de trouver que nous ayons jamais dépassé le droit et le devoir de terroriser."



Pour Lire au Foyer le Dimanche



A LA MESSE

Il y a pourtant des chrétiens qui se posent cette question et qui ajoutent:

—A la messe, je m'ennuie à ne rien faire: c'est une corvée pour moi d'y aller.

Cela se comprend dans de telles conditions. Que faire à la messe? Mais prier, causer avec le bon Dieu, demander pardon de vos péchés, remercier Dieu de vous conserver la santé, de bénir votre travail, de vous préserver du mal, vous et tous ceux qui vous sont chers; prier pour vos morts bien-aimés, etc., voilà bien de quoi occuper votre petite heure d'assistance à la messe et vous empêcher de vous y ennuyer.

—Mais je ne sais pas prier...

—Dans ce cas, si vous savez lire, prenez votre livre de messe qui est fait pour vous aider à prier. Au lieu de rester assis sur votre banc, les bras croisés comme une momie, ouvrez donc bravement, sans respect humain, votre livre de messe, et suivez l'office, chantez le Kyrie, le Gloria, le Credo, de tout votre coeur, et vous verrez si la messe vous semblera longue. Ah! bien au contraire, vous serez bien éveillé pour écouter et comprendre le sermon de M. le curé. Et quand celui-ci chantera l'Ite missa est, vous direz:

—Déjà! C'est fini! Ah! bien, c'est tout de même trop court, il faudra que je revienne aux vêpres!

Un chrétien qui va à la messe sans son livre de prières, c'est comme un soldat qui va à la guerre sans son fusil. La comparaison n'est pas neuve, mais elle est juste. Voyez-vous un faucheur s'en aller dans les prés sans sa faux. Arrivé là, il n'aura qu'une chose à faire, chercher un peu d'ombre, s'y étendre et puis... dormir.

Eh bien! à peu de chose près, c'est ce que font la plupart des chrétiens qui vont à la messe sans livre, ou qui ne l'ouvrent pas. Ils somnolent, quand ils ne vont pas jusqu'à faire concurrence à l'orgue par leurs ronflements, et ils attendent que l'on sorte. Il faut donc que leur corps prie à la place de leur âme, de leur coeur qui dort, que le bon Dieu se contente de cet hommage muet. N'est-ce pas le cas d'appliquer à ces chrétiens sans prière les paroles du psaume: "Ils ont une bouche pour ne rien dire, un coeur pour ne pas aimer".

Arriver à l'église sans un regard d'amour et d'adoration pour Dieu présent au saint Tabernacle, à peine un geste qui ressemble à un signe de croix comme un gorille à un beau garçon, expédier pour la forme un Notre Père que l'âme n'a pas digéré; regarder, ensuite ce qui se passe dans l'églaise, c'est là une assistance à la messe qui n'est pas digne d'un chrétien.

R. Etévé.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Pour faire un heureux mariage,
Avant le temps, n'y rêve pas.

Quand et comment l'on se marie
Dans les romans ne cherche pas.

A courir bals, bijoux, toilettes,
Ton bon renom ne risque pas.

Par sage et pieuse conduite,
Sage mari tu gagneras.

Pour être aimée ou demandée.
Nulle avance tu ne feras.

Jamais à l'insu des parents,
Jeune homme ne fréquenteras.

Des beaux discours et flatteries,
Soigneusement te méfieras.

Mari jureur, buveur, menteur,
Pour l'or du monde ne prendras.

Vingt fois avant de dire: oui,
Ta langue en bouche tourneras.

Mais avant tout pour être heureuse,
Mari chrétien tu choisiras.

P. Brucker

DOMESTIQUES ET MAITRESSES

Les femmes oublient trop facilement aujourd'hui qu'elles ont charge d'âme, dès qu'elles sont à la tête d'un intérieur, et que, parmi les âmes dont elles auront à répondre, il y a non seulement celles de leurs enfants, mais encore, dans une certaine mesure, celles de leurs domestiques. Mais l'éducation moderne est telle, qu'on entend à chaque instant sur ce chapitre les plus étranges discours; plus on se vante d'être libéral et démocrate, et plus on considère les domestiques comme des êtres inférieurs.

On les paye très cher, on les laisse faire ce qu'ils veulent, mais on ne les estime plus et on se soucie fort peu de leurs véritables intérêts. On entend des femmes faisant profession de piété, déclarer qu'elles n'ont point à surveiller leurs bonnes. Quant à s'opposer au luxe de toilette de leurs servantes, elles considèrent qu'elles n'ont pas le droit d'empêcher ces filles de dépenser à leur guise un argent qui leur appartient. Toujours le droit, la loi, le code! Mais la loi de Dieu qu'en fait-on?... On ne la connaît plus guère, ou, si on la connaît, on ne la comprend pas. En voulant transporter leur septre ailleurs que sur leurs véritables domaines, les femmes ont perdu la notion de ce qu'elles doivent aux autres et de ce qui leur est dû.

Elles ont oublié que, dans la maisen, leur royauté est absolue et qu'elles ont non seulement le droit, mais encore le devoir, de se faire respecter et obéir en toutes choses.

Elles ont oublié que la "surveillance est le contrôle exercé par l'amour, la préservation de la tendresse", et que, dans l'ordre providentiel, les domestiques font partie de cette famille dont tous les membres appellent la vigilance et la tendresse protectrice de la femme.

"Traitons nos domestiques comme nous voudrions être traitées si nous étions à leur place", dit le bon évêque de Genève.—"Vous n'avez le droit d'exiger de vos gens de services temporels, dit à son tour Fénelon, que pour leur en rendre de spirituels et de plus importants. Dieu vous les donne en dépôt, il vous les prête, il vous en demandera compte un jour."

Mais tout cela c'est vieilli, c'est ancien régime. Cependant, quel bien feraient les maîtresses de maisons qui s'inspireraient de ces idées, dont l'abandon a été pour beaucoup dans le relâchement des filles du peuple.

S'il n'y avait eu, pour perdre les masses, que les doctrines des athées et des libres-penseurs, nous n'en serions pas où nous en sommes.

L'abstention des gens de bien est une des grandes causes du mal.

On parle beaucoup de féminisme aujourd'hui. Le meilleur serait celui qui apprendrait aux femmes à remplir avec activité tous leurs devoirs dans leurs maisons. Mais, hélas! ce féminisme-là n'a besoin ni de congrès, ni de "meetings", et on le dédaigne. Là est cependant la vraie mission de la femme. Le jour où elle voudra le comprendre, bien des choses iront mieux qu'à l'heure présente.

Boucliers d'acier

Pour protéger leurs tireurs d'élite et les soldats qu'ils envoient à l'assaut des tranchées, les Allemands se servent fréquemment de boucliers d'acier. Un prêtre berrichon, qui se trouve sur la ligne de feu dans le Nord, écrivait récemment: "Les Boches s'avancent avec d'immenses boucliers jusqu'à mi-jambes. Ces boucliers les protègent quatre par quatre. Deux portent le bouclier, l'un à droite, l'autre à gauche. Entre les deux, un troisième tire des coups de fusil par une ouverture pratiquée dans le bouclier. Un quatrième, par derrière, lance des bombes ou des grenades par-dessus vers nous. Quelle préparation à la guerre chez eux tout de même!!"

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

COMMENT SE PARTAGENT LES CATHOLIQUES

Combien de catholiques du côté des Alliés et combien contre? C'est une question qui ne manque pas d'intérêt.

On peut dire, en chiffres ronds, que les nations alliées renferment 74,000,000 de catholiques contre 60,000,000 pour la coalition austro-allemande-turque.

En voici le décompte:

La Grande-Bretagne et l'Irlande ont une population catholique de 5,800,526; à ce chiffre il faut ajouter la population catholique du reste de l'Empire, soit 7,174,220, donnant pour tout l'Empire 12,974,746.

Quelque négligents qu'aient été à pratiquer nombre de Français, leur pays n'en est pas moins tenu comme catholique et accroît de 38,000,000 le chiffre donné plus haut. Et ce n'est pas exagéré de dire que la Russie contient au moins 15,000,000 de catholiques. La Belgique a une population de 7,500,000 à peu d'exceptions près catholiques.

Du côté de la coalition austro-allemande-turque, c'est l'Autriche-Hongrie qui fournit le gros contingent catholique: 23,797,000 pour l'Autriche et 12,913,763 pour la Hongrie. L'Allemagne ne vient qu'en second avec ses 23,821,453 catholiques. Certains régiments bavarois sont presque entièrement catholiques.

* * *

Cette guerre atteint, soit comme sujets de pays y participant directement ou comme habitants de colonies appartenant à ces pays, tout près de mille millions d'être humains.

LE PERE LACOMBE, O. M. I.

Le vieux Père Lacombe est l'un des rares survivants de cette vaillante phalange de missionnaires oblats qui, par leur énergie et leur abnégation, ouvrirent nos vastes plaines à la civilisation et au développement actuel. De tous ces ouvriers de la première heure qui supportèrent "le poids de la chaleur du jour" dans tout ce qu'elle a de plus pénible, nul plus que le vieux Père Lacombe ne s'est imposé à l'admiration des protestants et des Anglais. Comme une sorte de légende l'enveloppe et déjà la fiction a plongé dans cette vie toute de dévouement obscur pour y trouver de la matière à roman du meilleur aloi.

Quand la mort le viendra chercher, nul doute que les hommages ne manqueront ni à l'homme ni à l'oeuvre qu'il a accomplie. Chaque jour nous en apporte de nouveaux; chaque anniversaire de naissance en voit surgir. Et de cette floraison de tributs d'admiration à ce vieux et bon serviteur de l'Eglise aux avant-postes de la civilisation chrétienne, nous sommes heureux de pouvoir détacher celui rendu tout dernièrement par le **Calgary Herald**, de la province voisine.

"A ceux d'entre nous familiers avec l'histoire de l'Ouest, écrivait ce journal, c'est une source de plaisir que de pouvoir se dire que quand le Père Lacombe, ce pionnier des missions catholiques romaines des grandes plaines, sera appelé au repos éternel, il laissera derrière lui un monument tangible sous la forme de la splendide maison de Midnapore, entièrement bâtie et meublée par ses efforts.

"En autant que l'Ouest Canadien est concerné, le Père Lacombe est une des plus merveilleuses figures de l'époque. Peu se disent peut-être qu'il vint en ce pays en 1849, longtemps avant que la plupart d'entre nous fussent nés. Non pas prédicateur seulement, il consacra des années de sa vie a soigner les maux physiques de ses ouailles, tant Indiens que blancs. Il fut le curé de la première paroisse de sa foi a Winnipeg; quelques années plus tard il occupa le même poste a Calgary.

"Homme de grands talents, il eut pu s'élever a un poste important dans son Eglise, mais il préféra se donner aux humbles, aux parias, au pauvre Indien malade et au colon solitaire de la prairie. Il prépara la voie a l'Eglise Catholique en ce pays.

"Ce ne sera pas long maintenant avant que la mort nous enlève le Père Lacombe. Parlant a ceux-la qui célébrèrent son anniversaire de naissance a Midnapore ces jours derniers, il disait que c'était probablement la dernière fois qu'il leur parlait. Entouré des fidèles religieuses qui prennent soin de ses protégés, il vit ses derniers jours dans cette maison, la dernière oeuvre qu'il édifia, et où tous, Catholiques ou Protestants, lui souhaitent la paix jusqu'a l'heure de l'appel."

LE ROI ALBERT ET LE CARDINAL MERCIER.

Nos lecteurs ont pu lire il y a quinze jours, dans la **Liberté**, le texte complet de la magnifique lettre du cardinal Mercier revendiquant les droits du légitime souverain de la Belgique et dénonçant éloquemment les atrocités allemandes. Cette lettre valut au cardinal d'être arrêté et tenu prisonnier dans son palais par l'envahisseur allemand. A cette occasion, le vaillant et grand roi Albert a écrit au Pape en ces termes du primat de Belgique:

Sa Sainteté le Pape, Rome.

L'arrestation d'un prince de l'Eglise, membre du Sacré Collège, qui, tout en respectant la situation de fait de l'occupant, n'a pu garder le silence devant les cruelles injustices dont souffrent ses ouailles et devant le traitement inique infligé à tant de prêtres de mon pays, doit douloureusement affecter le coeur de Votre Sainteté.

J'exprime au chef vénéré de l'Eglise catholique romaine mon admiration pour la conduite du cardinal Mercier qui, à l'exemple des glorieux prélats du passé, n'a pas craint de proclamer la vérité à la face de l'erreur et d'affirmer les imprescriptibles droits d'une juste cause au regard de la conscience universelle.

Je prie Votre Sainteté de croire à mes sentiments respectueux et à mon filial attachement.

Albert.

LA PRESSE ET LE VATICAN.

Nous avons eu souvent occasion de signaler à nos lecteurs les nouvelles tendancieuses ou tout à fait fausses que publient nos quotidiens sur l'attitude du Vatican dans cette guerre. En dépit de tous les sarcasmes lancés à l'adresse de la Papauté, ses ennemis sont bien obligés d'avouer que c'est la grande force, l'unique force morale de ce monde. Et rien ne le montre mieux que l'âpreté avec laquelle on s'acharne en certains milieux à inventer une intervention quelconque du Pape dans le conflit actuel.

Défions-nous de toute dépêche concernant la ligne de conduite du Vatican. Elles méritent à peu près toutes la même créance que celle qui prêtait au cardinal Gasparri des voeux pour la victoire de l'Allemagne et la défaite de la France et que l'**Oservatore Romane** se déclarait le lendemain autorisé à déclarer absolument imaginaire.

PENSEE

Dans un moment de profond découragement, Tamerlan, retiré dans sa tente, où il pensait à ses revers, aperçut une fourmi qui montait à la paroi. Il la fit tomber plusieurs fois, mais toujours elle remonta. Il fut curieux de voir jusqu'où elle s'obstinerait, et la fit tomber quatre-vingt fois sans pouvoir la décourager. "Imitons-la, s'écria-t-il alors, et nous aussi nous vaincrons par la persévérance."—Lavédan.

CHAMPIGNON VENENEUX

C'est la buvette. Tout organisme qui en est attaqué à un certain degré est marqué pour la mort. Mort du respect de soi, mort de la santé, mort de la paix des familles, et enfin mort de l'âme dans bien des cas.

* * *

Lisez et réfléchissez un instant.

Sur 100 condamnés pour meurtre, le Dr Legrain a rencontré 53 alcooliques.

Sur 100 vagabonds et mendiants, 70 alcooliques.

Sur 100 incendiaires, 57 alcooliques.

Sur 100 condamnés pour outrages à la pudeur, 90 alcooliques.

Sur 100 condamnés pour coups et blessures, 90 alcooliques.

Au total, sur 500 condamnés, on trouve 323 alcooliques, soit les deux tiers.

Sur 1,000 enfants d'alcooliques, un tiers environ disparaît à la naissance ou dans les deux ou trois premières années, et, parmi les survivants, on compte de nombreux idiots, épileptiques, et beaucoup de dégénérés de sens moral, instinctivement pervers, impulsifs, anormaux, victimes douloureuses de l'alcoolisme des parents. Plusieurs d'entre eux font des séjours alternatifs à l'asile, à l'hôpital et à la prison.

De 1887 à 1911, il est entré au Service Central d'Admission de l'Asile clinique de Sainte-Anne, Paris, pour être transférés dans les différents asiles: 89,728 aliénés, dont 27,315 ont dû leur folie soit directement, soit indirectement à l'influence de l'alcool. On rencontre parmi ces alcooliques les formes d'aliénation mentale les plus variées, depuis le simple délire alcoolique, jusqu'à la paralysie générale.

Et vous trouverez de bonnes gens pour vous soutenir avec un gros semblant de sérieux, que la buvette est nécessaire au progrès d'une localité!!

LA PIPE DU PETIT

J'étais l'autre nuit, écrit un soldat, défilé derrière une ferme, à une demi-portée des tranchées allemandes (environ 500 mètres). Nous étions parfaitement en sûreté; mais, pour aller aux tranchées, il fallait parcourir un espace de 300 mètres à découvert, très exposé et éclairé par les projecteurs.

Le colonel, qui était à la ferme, a besoin d'envoyer un ordre aux tranchées:

—Agent de liaison!

Un grand diable se présente. Le colonel lui donne l'ordre. Le soldat part au pas de course, entre dans la zone exposée. Nous tous, nous le regardions filer au milieu des coups de fusil. Il passe sans encombre et disparaît dans la tranchée, à l'abri des balles. Dès qu'il n'est plus en vue, les coups de fusil s'arrêtent.

Un moment après, nous le voyons ressortir de son trou et revenir vers nous au galop. Les Allemands lui envoient une volée de balles. Tout d'un coup, notre homme s'arrête, retourne sur ses pas, cherche et ramasse quelque chose, pendant que la fusillade continue et que les balles font floc, floc! dans la boue autour de lui. Nous nous demandons s'il n'est pas fou!

Le "poilu" arrive, rend compte de sa mission. Quand il a fini, le colonel le remercie et lui dit:

—Mais, tu n'étais pas fou de rester comme ça sous les coups de fusil? Qu'est-ce que tu fichais là-bas au milieu du terrain, grand maboul?

—Mande pardon, mon colonel, je cherchais ma pipe..... Je l'avais perdue—— et c'est le petit qui me l'a envoyée!

Le colon avait les larmes aux yeux, et ça valait ça.

Il n'y a pas que ceux qui passent à l'ennemi qui sont traîtres et félons; mais ceux aussi qui ne marchent pas au commandement, ou qui mènent la bataille à leur gré et pour leur compte personnel, et font ainsi le triomphe de l'ennemi.—Raphael Gervais, "La Nouvelle-France", Québec.

LA FUTURE

Aux jeunes gens

Je quittais le tramway, quand je me trouvai face à face avec Edmond.

D'abord je ne le reconnus pas: je ne l'avais pas vu depuis quinze ans.

—Comment, s'écria-t-il, c'est toi?

—Comment, dis-je à mon tour, c'est Edmond?

C'était lui.

—Toujours garçon? que je fis, pour dire quelque chose.

—Pardon! c'est tout le contraire. Cinq déjà!

—Sapristi! Et les affaires?

—Ca marche. Je "fais' dans le cuir, tu te rappelles?

—Et tu t'enrichis?

—Pas si vite! Vois-tu, dit-il en baissant la voix, c'est Louisette que j'ai...

—Oui-dà!

—Elle est restée fière... et ça coûte de l'argent.

—J'imagine.

—Elle a toujours la tête pleine de projets. Après le piano, c'est une toilette, puis des fauteuils, puis... mai toi?

—Moi? Dame! Ca va...

Et je lui tendis ma carte comme il saisissait le tramway à son tour.

Brave Edmond! me disais-je en le voyant disparaître, comme il est changé!... Ainsi donc, sa Louisette, épouse et mère de famille, est restée ce qu'elle était: jolie, sans doute, mais prodigue. Les belles robes et ses dentelles, c'est Edmond qui les paie, aujourd'hui, et il les paiera longtemps... Pourquoi diantre a-t-il pris cette poupée! Il y avait tant d'honnêtes jeunes filles au village de Saint-Christophe... Il a toujours eu le culte des beaux visages et des toilettes, eh bien! tant pis pour lui!... S'il n'épargne rien quand ses enfants sont petits, que fera-t-il quand il faudra habiller des grandes filles et faire instruire des garçons?

* * *

Voilà bien nos jeunes gens! Ils cherchent une épouse et ils ne regardent que les figures. Comme l'homme qui chercherait un logement et n'examinerait que les perrons!

Ils veulent des femmes dévouées, sages, aimantes, ne vivant que pour eux, et ils courtisent des jeunes filles légères, égoïstes, qui ne rêvent que la dépense, le plaisir et la vanité.

Ce qu'un jeune homme devrait exiger d'abord de son épouse, c'est la piété. Elle en aura besoin pour elle-même et pour lui, pour se donner du courage et pour sanctifier son époux. Quand viennent les épreuves, ce n'est ni le théâtre, ni le piano, ni le fard, ni les frisettes qui apportent la résignation, c'est la piété.

Ensuite il faut l'esprit d'ordre et d'économie, surtout du dévouement et... d'humilité. Car après le mariage il faut perdre le goût de se montrer et d'attirer ses regards.

Qu'on ne dédaigne pas les qualités de l'esprit, l'instruction, le savoir-faire et la santé.

La dot peut être utile, elle n'est pas nécessaire.

Et la beauté? "Je vous conseille de ne pas épouser une beauté", disait un vieux prêtre, et il avait raison. Une beauté s'épargne toujours un peu, coûte souvent cher, aime à se montrer et se recherche elle-même bien plus que la satisfaction du mari qui paie ses beaux chapeaux.

Que penser de la jeune fille qui sollicite les regards par l'indécence de son costume?—Celle-là ne mérite pas de devenir l'épouse d'un honnête homme. Qu'on la laisse à son mauvais sort et aux polissons qui l'insultent.

Un malin débiteur

Au Sieur Jean, j'ai prêté trois cents rfancs sur parole.

Comme je réclamais ma monnaie à ce drôle:

—"Avec le temps, Monsieur, je vous paierai", dit Jean.

Moralité

Le temps c'est de l'argent!

LE FORTIN DE BEAUSEJOUR

Nouveaux détails sur l'exploit des troupes coloniales

Paris 12.—Voici de nouveaux détails sur la prise récente d'un fortin allemand à Beauséjour, qui est citée pour l'un des plus beaux exploits de l'armée française.

"Un bataillon d'infanterie coloniale en commença l'attaque le 23 février en pénétrant dans la première ligne de tranchées qui se trouvait dans l'angle de la position occupée par l'ennemi.

"Les Allemands essayèrent de repousser les Français, en faisant pleuvoir sur eux quantité de bombes et de grenades. Mais les six violentes contre-attaques qu'ils tentèrent n'aboutirent à aucun résultat.

"Vers minuit environ, les Allemands en rangs serrés attaquèrent de nouveau, mais en quelques minutes notre feu avait anéanti tout un bataillon. A l'aube nous étions encore en possession du terrain que nous avions pris et étions prêts à faire de nouveaux progrès, quand l'ennemi en poussant des cris et en jetant des grenades se livra à un assaut furieux.

"Nos troupes coloniales résistèrent à cette avalanche. Le lieutenant Raynal, s'élançant sur le parapet, encouragea ses hommes à charger.

"Une balle l'atteignit dans l'oeil et une autre dans la poitrine, mais il continua à diriger les opérations, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. C'est alors que le sous-lieutenant Cazeau, sauta sur le parapet et excita de nouveau ses hommes contre les Allemands, mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il tombait criblé de balles.

"Les survivants de cette lutte reculèrent alors, le soldat Simon tira le corps du sous-lieutenant Cazeau par les pieds jusqu'à une soixantaine de mètres, tandis que les balles pleuvaient autour de lui.

"Poussant leur cri de bataille, les Allemands s'élancèrent de nouveau, baïonnete au canon, et se précipitèrent dans l'enceinte où étaient les Français. Ils n'y trouvèrent qu'un seul homme non blessé, le soldat Jouy. Tous ses camarades avaient été tués ou blessés à ses côtés.

"Rendez-vous! cria un officier allemand à Jouy, mais le brave Français continua de tirer sur les Allemands et en tua six, avant d'être blessé au bras. Laissant tomber son arme, Jouy, malgré sa blessure, engagea une lutte corps à corps avec un septième Allemand qu'il tua également. Juste à ce moment un officier allemand assénait un terrible coup d'épée sur la tête de Jouy.

"Bien qu'étourdi, Jouy conserva sa présence d'esprit et en tombant saisit un fusil, avec lequel il tua l'officier allemand. Dans l'obscurité Jouy réussit à s'enfuir en rampant sans être aperçu, et parvint enfin au fortin français.

"Le capitaine Poirier, ordonna alors une autre attaque, mais comme il allait s'élancer un fragment de bombe qui venait de faire explosion, l'atteignit à la face. L'officier tomba, mais se relevant saisit un fusil et s'élança au plus fort de la mêlée. S'ouvrant un chemin avec sa baïonnette et brandissant son arme comme une massue de guerre, Poirier tua plusieurs Allemands avant d'être atteint à nouveau par un fragment de bombe.

"Les survivants qui se trouvaient dans le fortin battirent précipitamment en retraite, mais plus tard le 27 février deux bataillons de troupes coloniales reprenaient les tranchées que nous avions perdues."

LA CAMPAGNE DE PRODUCTION PATRIOTIQUE

L'augmentation de production n'est pas, comme on pourrait le supposer, le seul but de cette campagne. Elle vise également à l'amélioration de la qualité des produits. Ses auteurs n'ont nullement la prétention d'enseigner aux cultivateurs à conduire leurs propres affaires. Ils veulent simplement leur venir en aide, car tout le monde admet que, quelque savant que l'on soit, il reste toujours quelque chose à apprendre, que l'ont peut toujours recevoir un conseil utile d'une autre personne. Il est toujours à craindre que l'on ne reste trop seul avec soi-même.

Un but bien défini

Certaines personnes prétendent que cette campagne de "production patriotique" est conduite sur des bases trop peu précises. Mais les bulletins que l'on peut obtenir gratuitement en s'adressant au bureau des publications du Ministère de l'agriculture, Ottawa, qui traitent de sujets spéciaux et qui sont écrits par des experts reconnus, sont très précis. Sans doute certains lecteurs peuvent croire qu'ils en savent autant que les auteurs de ces bulletins, ou même qu'ils en savent plus; mais ces publications ne peuvent manquer de rendre service à la grande majorité.

Quoiqu'il en soit, demandez ces bulletins et voyez par vous-même.

Lorsque le jour arrivera

Les économistes prédisent que la prospérité commerciale renaîtra lorsque la guerre sera terminée. En augmentant et en améliorant notre production aujourd'hui, nous préparons donc la richesse du Canada. Ce n'est pas en un jour que l'on se fait des débouchés.

Montrons-nous dignes

Le Canada s'est vanté d'être le grenier de l'Empire Voici le moment de nous montrer dignes de ce titre. Beaucoup de jeunes gens font le sacrifice de leur vie pour la cause qu'ils ont à coeur, mais il est un devoir encore plus sacré qui incombe à ce pays. En accomplissant ce devoir, nous aiderons les autres et nous nous aiderons nous-mêmes. Nous serons payés abondamment pour tout ce que nous ferons et en ce faisant nous aurons le sentiment que nous travaillons pour une bonne cause. Refuser de travailler à augmenter notre production lorsque le patriotisme nous le demande, ce serait un crime de lèse-patrie. Nous avons la terre, nous avons les ressources, nous avons l'énergie nécessaire pour nous montrer digne de notre titre de grenier de l'Empire.

Des chiffres qui comportent une leçon

En 1913 la Grande-Bretagne a importé 51,786,915 boisseaux de blé du Canada. Elle a importé également 9,360,400 boisseaux de la Russie, 2,050,987 de l'Allemagne, 804,533 de la France, 201,653 de la Roumanie, 265,843 de l'Autriche-Hongrie et 76,533 boisseaux de la Bulgarie, soit un total de 12,759,949 boisseaux qui lui sont nécessaires. Or les exportations de Russie en Grande-Bretagne en 1913 ont diminué de sept millions de boisseaux par comparaison à 1912, et de 24,000,000 par comparaison à 1911. En 1913 les Etats-Unis ont fourni au Royaume-Uni 80,013,879 boisseaux, soit une augmentation de 32,000,000 de boisseaux sur 1912, et de 43,000,000 sur 1911, tandis que l'augmentation des exportations canadiennes en 1913 par comparaison à 1912 n'a été que de 1,177,000 boisseaux. Le total des importations de la Grande-Bretagne a atteint 229,580,865 boisseaux.

En 1913, la Grande-Bretagne a importé 14,245,000 boisseaux d'orge de la Russie, 3,240,533 de la Roumanie, 5,208,700 de la Turquie d'Asie, 832,067 de l'Allemagne et 622,533 boisseaux de l'Autriche-Hongrie; soit un total de 24,148,833 boisseaux. Le Canada a ourni 5,997,533 boisseaux et les Etats-Unis 10,355,567 boisseaux. Le total des importations de la Grande-Bretagne se montait à 52,358,245 boisseaux.

En 1913 la Grande-Bretagne a importé 9,173,459 boisseaux d'avoine de la Russie, 11,273,459 de l'Allemagne, et 2,007,765 boisseaux de la Roumanie, soit un total de 22,454,683 boisseaux. Le Canada a fourni 7,734,588 boisseaux et les Etats-Unis 4,723,814 boisseaux. Le total des importations d'avoine de la Grande-Bretagne se chiffrait à 59,829,950 boisseaux.

Sûrement les cultivateurs canadiens comprendront la leçon qui se dégage de ces chiffres.

Un déficit a combler

Entre le 1er août 1913 et le 31 juillet 1914, la Grande-Bretagne a importé 185,125,000 boisseaux de blé. Pendant la même période la Russie a exporté 163,267,000 boisseaux et la Roumanie 45,642,000 boisseaux. Combien ces deux pays exporteront-ils cette année?

Entre le 1er août 1913 et le 31 juillet 1914, la Grande-Bretagne a importé 54,207,000 boisseaux d'avoine. La Russie a exporté 34,750,000 boisseaux, l'Allemagne 25,077,000 et la Roumanie 17,196,000 boisseaux. En 1915 c'est à peine si ces trois derniers pays exporteront un seul boisseau. Comment va-t-on combler ce déficit?

Entre le 1er août 1913 et le 31 juillet 1914, la Grande-Bretagne a importé 46,169,000 boisseaux d'orge, l'Autriche-Hongrie 8,064,000 boisseaux et la Roumanie 18,941,000 boisseaux. Combien le Canada ournira-t-il pour suppléer à ce manque d'approvisionnements?

Bacon et jambon

En 1913 la Grande-Bretagne a importé 957,595 quintaux de jamcon. Le Canada a fourni 272,745 quintaux. La Russie, la Suède, le Danemark et les Pays Bas ont fourni 3,129,570 quintaux et les Etats-Unis 2,019,776 quintaux.

En 1913, la Grande-Bretagne a importé 957,595 quitaux de jambon, sur lesquels le Canada fournit 100,892 quintaux et les Etats-Unis 951,835. En 1910 le montant fourni par le Canada ne dépassait pas 42,136 quintaux.

Le chiffre des jambons accuse une augmentation mais il y a une forte diminution dans les exportations de bacon. En 1911, la Grande-Bretagne a pris 689,704 quintaux le bacon et, comme nous venons de le voir, seulement 272,745 quintaux en 1913, soit une diminution de 416,959 quintaux en deux ans.

LES SOUS-MARINS ALLEMANDS

Les sous-marins allemands ont fait beaucoup parler d'eux en cette guerre. Il faut reconnaître qu'ils sont hardis autant que sans scrupules. Les nôtres et ceux de nos alliés ne sont, certes, pas moins audacieux, comme le prouvent l'incursion heureuse d'un sous-marin anglais dans les Dardanelles et l'histoire récente de notre "Curie" qui a pénétré jusqu'au filet d'acier du port de Pola. Mais la partie n'est pas égale: la flotte marchande des Allemands est annihilée et leur flotte de guerre reste à l'abri des forts et des barrages de mines, tandis que nos vaisseaux de guerre doivent faire le blocus sur un vaste espace en mer ouverte et que nos navires de commerce sillonnent l'océan.

Il n'est donc pas surprenant que l'activité des sous-marins ennemis ait été plus intense que celle des nôtres.

Les Allemands ont été assez lents à se mettre à la construction des sous-marins. C'est une main criminelle—celle d'un ancien élève étranger de l'Ecole française du génie maritime!—qui livra aux chantiers Germania-Krupp, vers 1903, les plans de nos sous-marins type "Aigrette", à tel point que le premier sous-marin "U-1" avait l'air calqué sur le nôtre.

Les Allemands s'attachèrent à perfectionner ce type initial avec leur esprit de méthode habituel.

C'est d'abord deux sous-marins d'expérience qu'ils construisent, suivis, plus tard, de six autres. Jusqu'en 1910, la marine allemande est dans la période des études. Mais quand celles-ci furent terminées, les sous-marins entrèrent tout à coup en ligne. On les fait figurer, pour la première fois, au programme naval de 1912. Ils passent alors de 400 à 800 tonneaux, et, tandis qu'auparavant on les construisait par unités et timidement, on en inonde le marché en les faisant construire à Dantzig, aux chantiers Vulcan et Germania.

En 1913, les Allemands en avaient 26 en service et 14 en achèvement.

L'amiral Tirpitz assurait récemment que les nouveaux sous-marins allemands de gros tonnage étaient capables de tenir la mer pendant quatorze jours et de faire le tour de l'Angleterre (soit un parcours d'au moins 2000 milles) en se laissant de temps en temps, pour reposer l'équipage, couler sur le fond en eau peu profonde. Les attentats qu'ils ont commis récemment contre des navires marchands sur la côte d'Irlande paraissent confirmer son interview.

Si l'on en croit M. C.-W. Domville-Fife, qui fait autorité chez nos voisins d'outre-Manche en pareille matière, les sous-marins allemands qui écument en ce moment les côtes d'Angleterre seraient des bâtiments d'environ 900 tonnes, tout récemment construits pour la course, et pourvus de moteurs à essence de 2000 chevaux. Ce type de sous-marin file 18 noeuds à l'heure et peut couvrir, sans se ravitailler, une distance totale de 4000 milles (6,436 kilomètres).

Armées de quatre tubes lance-torpilles, ces unités transportent huit torpilles lourdes du type Schwartzkopf, qu'ils ménagent en faisant, quand ils le peuvent, sauter les navires ennemis à l'aide de bombes explosives.

Ils sont, en outre, munis d'appareils de télégraphie sans fil et de canons contre les aéroplanes. Leur avant est lourd et relativement élevé, ce qui leur permet d'affronter les plus mauvaises mers.

Leur équipage, enfin, comple de 30 à 35 hommes, choisis parmi les meilleurs mécaniciens de la flotte allemande.

Depuis le commencement de la guerre les Allemands ont perdu sûrement cinq sous-marins, très probablement sept et peut-être neuf, sur les quarante qu'ils devaient posséder.

* * *

L'arme essentielle de ces engins, c'est la torpille, véritable obus sous-marin. Engagée à l'extérieur dans la bouche d'un tube lance-torpille, elle est lancée de l'intérieur par une décharge d'air comprimé et remonte d'un bond à 75 centimètres environ du niveau de la mer. Elle devient alors, grâce à une réserve d'air comprimé ou de gaz acide carbonique liquéfié qui, en se détendant, met en marche un moteur actionnant deux hélices, un vrai petit sous-marin automobile.

Bien que la direction de la torpille lui soit donnée au départ, elle est munie d'un appareil appelé gyroscope qui agit sur le gouvernail du petit navire automobile, de façon à le ramener toujours dans la direction imprimée au départ, si une lame creuse ou un courant quelconque l'en a détournée.

Quand le cône de choc rencontre à une vitesse qui peut être de plus de 50 kilomètres à l'heure les oeuvres vives du navire contre lequel elle a été lancée, la charge considérable quelle contient explose immédiatement.

Outre cette arme terrible, les derniers sous-marins allemands sont dotés d'une artilerie destinée à les protéger contre les petits navires et les aéroplanes et à couler les bateaux de commerce. On a aménagé sur leur pont un compartiment étanche où se trouvent deux petits canons de 75 millimètres. Quand le sous-marin flotte à la surface, ce compartiment peut être ouvert, et le canon, monté sur un affût pliant, peut être mis en batterie et jouer son rôle. Quand la plongée s'impose, l'affût est rabattu; ensuite, le canon est, en quelques instants, renfermé dans son compartiment.

* * *

A travers l'eau, à 7 ou 8 mètres de profondeur, les objets situés à une douzaine de mètres de distance du sous-marin apparaissent embrumés et vagues; en regardant à travers les glaces du kiosque submergé, le commandant du sous-marin voit à peine l'avant de son navire. Il faut donc munir le sous-marin en plongée d'un oeil, et d'un oeil qui regarde à travers l'air. C'est le périscope (appareil destiné à inspecter le tour de l'horizon). Le système tout primitif essayé au début, en 1859, comportait un tube vertical de quelques mètres traversant la coque du sous-marin, et muni en haut et en bas d'un miroir incliné à 45o sur l'horizontale; il ne permettait de voir à la fois qu'un tout petit angle d'horizon. On a grandement perfectionné cet appareil d'optique, en remplaçant les miroirs plans par des prismes plus ou moins compliqués et en munissant le tube, large d'une douzaine de centimètres, de lentilles qui augmentent la luminosité. Le tube, à tirage télescopique, peut prendre un allongement de 4 à 5 mètres, manoeuvre qui s'obtient en ouvrant le robinet d'une conduite d'air comprimé. Souvent, le prisme supérieur est susceptible de tourner, lentement ou rapidement à volonté, autour d'un axe vertical, pour examiner successivement les divers points de l'horizon; après quoi on rabaisse le tube, de peur que son sillage ne décèle à l'ennemi la présence du sous-marin. Avec certains modèles d'appareils, l'opération entière: montée du périscope, examen du tour entier de l'horizon et rentrée du périscope, ne prend que 5 à 10 secondes.

On s'est souvent étonné qu'on n'ait pas pu nettoyer la mer du Nord des sous-marins allemands qui y rôdaient.

A ce sujet il faut d'abord remarquer que les sous-marins ne sont pas opposables. C'est une vérité qu'il faut répandre, parce qu'elle fera cesser des commentaires désobligeants pour les commandants des flotilles de sous-marins des flottes alliées. De tous les navires, les sous-marins sont les seuls qui ne puissent pas se faire la chasse. Toute la puissance de ces bateaux réside dans leur invisibilité; ils peuvent surprendre les navires naviguant à la surface de l'eau et dont ils repèrent l'angle de route au moyen de leur périscope; mais ils sont incapables de voir au travers des masses liquides et, dès qu'ils sont en plongée, deviennent aveugles. Par conséquent, les sous-marins ne sont pas opposables.

Pour les chasser, il faut donc employer des navires à bord desquels l'équipage est entraîné à veiller sans relâche. C'est extrêmement difficile. Les sous-marins ne naviguent à la surface que dans les parages où ils savent qu'aucun danger ne les menace. Dès qu'ils aperçoivent la moindre fumée à l'horizon, ils plongent et ne laissent émerger que leur périscope.

Celui-ci fournit une cible bien minime, et d'ailleurs son apparition, souvent de courte durée, est toujours insuffisante pour permettre d'identifier le bateau—car tous les périscopes se ressemblent. Va-t-on ouvrir le feu, lancer une torpille ou foncer sur un sous-marin dont on ignore la nationalité et qui peut fort bien appartenir aux marines alliées? Non. Le commandant d'un torpilleur n'hésitera pas à laisser échapper un sous-marin ennemi plutôt que de risquer de détruire un bateau ami et tout son équipage.

Il n'y a qu'un moyen, dit M. Raymond Lestonnat, de chasser les sous-marins: c'est de les pêcher au filet comme de vulgaires harengs. On barre les espaces dans lesquels on suppose qu'ils évoluent avec des filets que l'on peut remorquer, de façon à les rabattre vers la côte. Tout sous-marin pris dans les mailles d'un filet est obligé de remonter à la surface, et sa capture est certaine.

Le moyen est bon, assurément, mais d'emploi malaisé sur de grands espaces, car on ne peut mouvoir des kilomètres de filet. On ne peut guère s'en servir que contre un sous-marin au repos dans un endroit repéré avec précision. Lorsqu'il est couché sur un haut-fond, le sous-marin est parfois décelé par des bulles d'air qui viennent crever à la surface (le fait s'est produit récemment sur la côte anglaise). D'autre part, des expériences récentes ont démontré qu'un sous-marin en plongée est parfaitement distingué jusqu'à 15 mètres de profondeur du haut d'un aéroplane ou d'un ballon. Mais, en général, vu l'étendue de la mer, les chances sont minimes de discerner et de "pêcher" ces terribles engins; et le mieux est de se fier à la vigilance de nos marins, qui est "la mère del a sûreté".

UN BEAU COUP DE LASSO

Un sous-lieutenant de chasseurs alpins conte cette anecdote:

"Depuis déjà plus de trois mois que nous vivons dans nos terriers des Vosges, il nous est arrivé d'assister à bien des actes d'héroïsme. En voici un nouveau vraiment charmant. Nous occupons une vaste croupe boisée. Par suite d'un défilement, les Allemands avaient réussi à creuser un boyau aboutissant à quelques mètres de nos tranchées.

"Afin de protéger leurs sentinelles, ils avaient installé une sorte de guérite blindée percée de deux petites lucarnes permettant de voir et de tirer.

"Cela devenait ennuyeux pour nous.

"Hier soir, un de mes hommes, dans la vie civile chanteur à l'Eldorado, se présente et me demande l'autorisation d'aller "chercher" le Boche. Je la lui accorde sans grand espoir de réussite. Au milieu de la nuit, je le vois sortir de la tranchée et arriver en rampant près de cette guérite. Il lance une forte corde en lasso, revient à la tranchée, tire avec ses camarades, et nous amène un brave Boche, enfermé dans sa boite, et tout ébahi de ce voyage involontaire.

"Lorsque je l'ai félicité, il m'a dit:

"—C'est surtout pour voir la bonne tête de ce type que j'ai fait cela!"

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de hopatente de préemption peut être obmestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LEUR GOINFRERIE EST DE TRADITION

Le général autrichien Radetzki, qui, lors de l'invasion de 1814, commandait les troupes d'occupation de Troyes, y laissa la réputation d'un ogre.

Il lui fallait, chaque jour, pour sa table, trente livres de boeuf, un mouton, un demi-veau, six dindons, oies ou poulets, dix bouteilles de Champagne, dix bouteilles de vin de Bourgogne, trois bouteilles de liqueurs fines, des tourtes, des pâtés, des pâtisseries, etc.

On le voit, les Boches qui dévalisent nos magasins d'approvisionnement ont de qui tenir.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

SAINT-FRANCOIS-XAVIER

Nos joueurs de hockey semblent vraiment redouter l'arrivée d'un printemps par trop précoce, car ils y mettent plus d'entrain que jamais. Aussi, dimanche dernier, comme l'office de l'après-midi avait lieu immédiatement après la messe pour des raisons particulières, nos joueurs des différents clubs se rencontrèrent et, à plus d'une fois, déployèrent leur habileté respective.

Nous eûmes aussi l'occasion d'admirer de très habiles patineuses. Mlles Annette et Antoinette, toutes deux novices dans l'art, ont certainement acquis de la pratique. Nos encouragements aux jeunes débutantes.

Un spectateur.

FISHER BRANCH

MM. F. Axford et W. Grégoire sont descendus en ville la semaine dernière.

* * *

M. Guimont est revenu de Winnipeg cette semaine, où il était allé par affaires.

* * *

M. H. Lumsden, ingénieur civil, est en visite parmi nous.

Noirot.

SAINT-NORBERT

Les paroissiens de Saint-Norbert vous seraient très reconnaissants de leur accorder une toute petite colonne dans votre journal pour dire quelques mots de notre beau village de Saint-Norbert, que tous semblent ignorer, quoiqu'il soit assez fréquenté par les gens de la ville de Winnipeg.

Saint-Norbert est un village charmant, possédant les chars électriques qui donnent un service régulier à toutes les heures, de 6 heures du matin jusqu'à onze heures et demi du soir. Nous avons quatre beaux magasins remplis de bonnes marchandises; cour à bois, boulangerie, barbier, forgeron et cordonnier. Aussi deux maisons de pension de première classe. Parmi nos plus belles résidences, nous pouvons remarquer le Couvent des Révérendes Soeurs Grises et la Crèche des pauvres petits enfants élevés par les Révérendes Soeurs de la Miséricorde.

N'est-ce pas que notre village est intéressant et vaut la peine qu'on en parle?

Nous dirons avec honneur que malgré la rareté de l'argent, des paroissiens offrirent à notre aimable et dévoué Curé des belles statues pour notre église. Bientôt nous aurons notre cimetière embelli aussi par deux belles statues données encore par deux paroissiens. C'est vraiment agréable pour notre bon Curé de voir ses paroissiens lui offrir si généreusement ces cadeaux assez coûteux comme preuve de notre reconnaissance pour tout le dévouement qu'il nous prodigue depuis si longtemps.

* * *

Lundi on remarquait à l'hôtel de M. Hubert Lamoureux, M. Belair, gérant de la Banque d'Hochelaga, M. Dupuis et d'autres amis, y prenant le dîner à leur retour de LaSalle où ils s'étaient rendus pour les funérailles de feu M. Moïse Cormier, un des plus anciens paroissiens de La Salle.

Nos sympathies à la famille de M. Cormier.

* * *

Il y eut beaucoup de maladie et de mortalité la semaine dernière. On conduisait à leur dernière demeure, quatre enfants, malgré tous les soins assidus que notre médecin, le Dr Gendreau, leur prodigua pour leur sauver la vie. Il faut, tout de même, se résigner à la volonté de Dieu qui frappe et enlève à l'affection des parents des êtres bien-aimés.

Nous offrons toutes nos condoléances et nos sympathies à ces familles éprouvées.

Gracia.

TRANSCONA

La triste nouvelle de la mort inattendue du regretté M. Campeau, curé de Sainte-Agathe, nous a été communiquée dimanche soir par notre bien-aimé curé. Cette nouvelle à laquelle personne ne s'attendait, a té comme un coup de foudre pour ses nombreux amis de Transcona. Le Rév. M. Bélanger, ami intime du cher défunt et de sa famille, pour lui témoigner une dernière marque d'amitié, a bien voulu chanter un service solennel pour le repos de son âme lundi matin, auquel assistait un grand nombre de paroissiens. Quoique le Rév. M. Campeau soit mort, pour ainsi dire, au champ du devoir, prions, cependant, pour le repos de son âme, car nous ignorons les décrets du Maître de la vie et de la mort. R. I. P.

Témoin.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

M. le Curé procuré à ses paroissiens, cette année, un prédicateur de carême, et tous les mercredis soir, l'église de Saint-Jean-Baptiste se remplie pour entendre la parole de Dieu annoncée par une voix étrangère. Le prédicateur attendu n'ayant pu se rendre la première semaine, M. le Curé dut prendre sur lui de le remplacer. La deuxième semaine du carême, la chaire était occupée par le Rév. Ls Lee, curé de Saint-Edouard, de Winnipeg. Mercredi dernier, nous avions le bonheur d'entendre la parole si paternelle de Mgr A. Dugas, P.A., V.G., M. le Curé de Saint-Edouard reviendra, paraît-il, la semaine prochaine. Il peut compter sur un auditoire complet et d'une religieuse attention.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Les nombreuses personnes qui ont eu la bonne fortune d'assister à la séance donnée au Couvent, mercredi soir, à l'occasion de la fête de M. le Curé Jubinville, ont joui à satiété durant près de trois heures.

Rarement on a vu un si nombreux clergé assister à un fête toute intime. Sa Grandeur Mgr Béliveau était présent. Le R. P. Lebel, s.j., ancien professeur du héros de la fête, le R. P. Primeau, s.j., MM. les Curés Dufresne, Jutras, Giroux, le R. P. Magnan, supérieur du Juniorat, MM. Sévigny, de Saint-Thomas, Dakota, Bélanger, Beaudry, Allaire, Moreau, Théoret, Chevalier, les RR. FF. Maristes Victor, Hilaire, Bonaventure, de Saint-Norbert, Jean-Baptiste et Alphonse.

La Maison-Vicariale était représentée par la Très Révérende Mère Vicaire Dugas, et la Révérende Soeur Briault, Supérieure ainsi que la Rév. Soeur Latreille.

Dès la levée du rideau, les actrices surent captiver l'auditoire. Ce fut d'abord le tour des petits avec leur gentil chant de fête et leur secret.

On joua ensuite une comédie en anglais, intitulée: "The French Maid and the Phonograph." Pour du comique, c'en était, et les auditeurs l'ont manifesté d'une façon non équivoque.

Mlle Germaine Rivest vint remplir de bien vives émotions tous les coeurs en déclamant avec beaucoup d'âme "La Veillée" par François Coppée. Le morceau semblait trop d'actualité pour ne pas être des plus applaudis.

Puis c'est la pièce de résistance "Gaudentia", drame en trois actes. Nous sommes aux premiers siècles de l'Eglise. Dioclétien s'acharne à détruire les chrétiens. Gaudentia, accompagnée de Cornelia, va briser l'image de la déesse Vesta, et renverser la lampe. Parthenia sa mère, encore païenne, apprend le crime de la bouche d'Hermès prêtresse de Vesta. Cette dernière réussit à faire condamner à mort Cornélia et Gaudentia par Forquinus, préfet de Rome, malgré les supplications de Cécéliana son épouse, amie de Parthénia. Gaudentia couronnée de la palme du martyre, convertit sa mère et la prêtresse Hermès, meurt foudroyée, juste châtiment de sa haine contre les vierges du Christ.

Il ne nous appartient pas de décerner les éloges mérités par chacune des actrices mais l'on peut certainement dire qu'il n'y a pas eu de "rôle faible". Les larmes des spectateurs, même chez des habitués aux pièces dramatiques, ont prouvé que la pièce a été on ne peut mieux rendue.

Le Cordon Bleu a fait rire franchement l'auditoire. Ce que c'est que le goût de la musique! Cécile, la Cocordasse, Fanchonnette ont quand même de jolies voix.

Enfin, rarement on a vu aussi bien réussi, dans le tableau vivant, et pour résumer, le tout fut un succès. "On ne regrette jamais de venir aux séances du couvent", me disait après la fête un invité de Winnipeg.

The last but not the least: les adresses présentées par les anges à "Notre bon Pasteur", et celle présentée à Sa Grandeur Mgr l'Auxiliaire ainsi que les éloquentes paroles de Monseigneur et les remerciements émus et appropriés de Monsieur le Curé. En voici d'ailleurs un résumé:

Allocution de Mgr Béliveau

"Je suis d'autant plus heureux d'être présent à la fête de ce soir, auprès de votre digne curé, mon ami, que nous avons à nos côtés celui qui fut notre maître à tous deux pendant de longues années et qui, alors comme maintenant, savait nous égayer. J'ai nommé le R. P. Lebel, qui semble rajeunir au lieu de vieillir.

Vous avez su, ce soir, nous donner un agréable mélange de sérieux et de comique; votre choix était des meilleurs; nous pouvons tirer d'admirables leçons de tout ce qui a été représenté. Ces drames des martyrs sont toujours sublimes: cependant il me semble que la mort des martyrs est relativement facile; une grâce particulière leur est donnée; c'est le Christ qui souffre, qui meurt en eux... Il est un autre martyre autrement douloureux à l'âme; c'est le martyre du devoir accompli. Il faut alors bien souvent donner goutte à goutte le sang du coeur et cela tous les jours, à chaque instant du jour.

Une autre leçon à tirer du drame anglais, c'est que chacun doit aimer sa conduite et ne pas essayer d'en sortir en se laissant dominer par l'ambition et l'orgueil; tôt ou tard il est condamné à regretter sa folie.

ous qui restez à la campagne, n'enviez pas le bonheur des villes; aimez la vie champêtre... vous, jeunes filles, instruisez-vous, apprenez même les arts, comme la musique, la peinture... mais quand vous êtes chez vos parents, n'ayez pas honte de faire les travaux de la ferme; ayez même un légitime orgueil de savoir faire toutes sortes d'ouvrages; ce sera votre bonheur."

Remerciements de M. le Curé

Après que Mgr Béliveau eut reprit son fauteuil, M. l'abbé Jubinville adressa la parole à l'auditoire. Dans des termes émus, il adressa ses remerciements aux élèves pour leurs sentiments si bien exprimés; puis aux personnes qui avaient bien voulu assister à cette soirée de famille... Je n'ai pas, dit-il, à faire l'appréciation de la séance, car Mgr Béliveau en a fait l'éloge; mais je tiens à remercier Monseigneur d'avoir voulu assister à cette petite fête. Par les années passées, Mgr Langevin avait toujours été fidèle au rendez-vousè je dis fidèle, bien qu'il ne fut pas obligé, il avait tous les ans daigné honorer mon prédécesseur de cette marque de bonté, et depuis il a continué à venir nous réjouir de ses visites.

Ce soir, si nous regrettons son absence, je suis heureux de voir Mgr Béliveau, car il fut pour moi plus qu'un confrère. Pendant sept ans, nous avons été assis côte à côte sur les bancs du Collège et ensuite, je dirai qu'il a été pour moi un père, un confident, un conseiller dans les difficultés de la vie.

Ensuite il félicita les élèves de leur succès et leur dit que leurs souhaits l'avaient profondément touché.

Je reconnais bien, leur dit-il, votre esprit de foi, d'amour et de vénération; malgré ma petite personne vous me donnez bien des marques de confiance... Ces compliments que vous m'avez adressés, je ne veux pas les accepter et je vous les renvoie... Cela prouve que vous cultivez au fond du coeur, cette fleur de la reconnaissance que l'on trouve si rarement dans le monde, que vous profitez des leçons de vos dévouées maîtresses qui se dévouent pour votre éducation. Marchez toujours dans ce droit sentier et vous serez des martyres du devoir, des jeunes filles qui feront plus tard l'honneur de leur Alma Mater.

Je remercie aussi pour le beau gâteau représentant l'église de Sainte-Anne. Il a fallu 15 à 18 ans à mon prédécesseur pour construire cette église et j'ai employé 3 ans pour la parachever. Je n'ai fait là que poursuivre une oeuvre commencée au prix de grands sacrifices. Les Soeurs Grises, elles, n'ont pris que huit jours pour la bâtir. Je tiens à remercier les Dames pour les beaux anges; ils serviront à rehausser l'éclat du culte divin.

J'ajouterai que c'est la première fois que les anges viennent me parler, je n'en avais jamais vu et ce soir, nous avons assisté à un véritable concert angélique.

Dans les pages de ma vie, j'en garderai le plus doux souvenir écrit en lettres d'or."

Au début de la séance, on a pu admirer deux anges magnifiques, don des Dames de Sainte-Anne, et un superbe gâteau, représentant dans tous ses détails l'église de Sainte-Anne. Ce dernier était dû à l'habile et patient travail d'une Révérende Soeur Grise dont la modestie nous oblige à regret de taire le nom. On ne voudrait pas en effet que l'on sache que c'est la digne Supérieure de la Maison Vicariale.

Nous ne saurions mieux terminer ce rapport, incomplet par plus d'un côté, qu'en félicitant notre digne curé de l'estime que lui témoignent ses confrères et en offrant aux bonnes et dévouées religieuses de notre couvent nos remerciements sincères et nos humbles éloges pour les succès qui ont au plus haut degré couronné leurs efforts.

Voici le programme qui fut exécuté:

Duo: La Polonaise, Mlles L. Lavack et G. Trottier.

Chant de Fête: Roses et Fauvettes.

Solo de Piano: Mlle L. Lavack.

"The French Maid and The Phonograph".

Personnages

The French Maid, Miss I. Norman.

Mrs. Renard, Miss A. Normandin.

Mrs. Green, Miss K. Unger.

Flossie, Miss R. Gagnon.

Molly, Miss V. Daigle.

L. Ayres, Miss I. Dent.

Gladys, Miss Z. Taillieu.

Pauline, Miss C. Keating.

Déclamation: La Veillée, Mlle G. Rivest.

Gaudentia, Drame en Trois Actes.

Personnages

Torquinus, Préfet de Rome, Mlle A. Normandin.

Ceciliana, son épouse, Mlle L. Lavach.

Hermès, prêtresse de Vesta, Mlle C. Brunelle.

Gaudentia, fille de Parthénia, Mlle A. Berthiaume.

Cornelia, amie de Gaudentia, Mlle M. Benoit.

Parthenia, dame romaine, Mlle R. Gagnon.

Sabine, jeune chrétienne, Mlle Y. Berthiaume.

Gardes: Mlles M.-A. Champagne et C. Laporte.

Jeunes chrétiennes: Mlles J. Coté, M.-L. Laurin, O. Lacroix, E. Chèvrefils, A. Lacroix.

Entr'actes: La Somnambule pour rire, Mlles A. Lanthier et J. McNeil.

Méfiez-vous du Télégraphe: Mlle G. Lussier.

Saynète: Le Cordon Bleu. Mélomona.

Personnages ....

Madame, Mlle G. Trottier.

Cécile, Mlle M.-A. Champagne.

La Cocordasse, Mlle A. Gauthier.

La Fanchonnette, Mlle D. Perron.

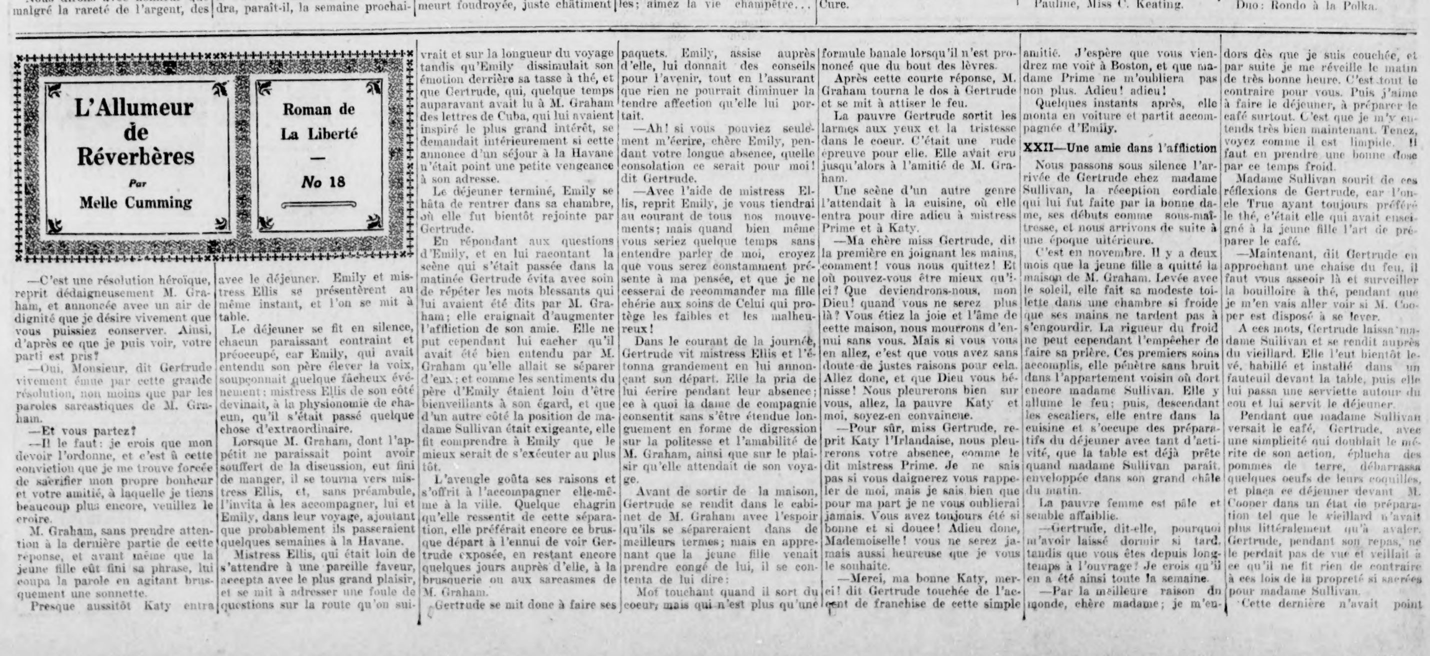
Chant: Le Meunier, Mlle R. Poirier.

Tableau vivant.

Colloque céleste: Adresse présentée par l'Ange du Pensionnat.

Choeur des élèves: La Patrie.

Duo: Rondo à la Polka.



L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 18

—C'est une résolution héroïque, reprit dédaigneusement M. Graham, et annoncée avec un air de dignité que je désire vivement que vous puissiez conserver. Ainsi, d'après ce que je puis voir, votre parti est pris?

—Oui, Monsieur, dit Gertrude vivement émue par cette grande résolution, non moins que par les paroles sarcastiques de M. Graham.

—Et vous partez?

—Il le faut: je crois que mon devoir l'ordonne, et c'est à cette conviction que je me trouve forcée de sacrifier mon propre bonheur et votre amitié, à laquelle je tiens beaucoup plus encore, veuillez le croire.

M. Graham, sans prendre attention à la dernière partie de cette réponse, et avant même que la jeune fille eût fini sa phrase, lui coupa la parole en agitant brusquement une sonnette.

Presque aussitôt Katy entra avec le déjeuner. Emily et mistress Ellis se présentèrent au même instant, et l'on se mit à table.

Le déjeuner se fit en silence, chacun paraissant contraint et préoccupé, car Emily, qui avait entendu son père élever la voix, soupçonnait quelque fâcheux événement; mistress Ellis de son côté devinait, à la physionomie de chacun, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

Lorsque M. Graham, dont l'appétit ne paraissait point avoir souffert de la discussion, eut fini de manger, il se tourna vers mistress Ellis, et, sans préambule, l'invita à les accompagner, lui et Emily, dans leur voyage, ajoutant que probablement ils passeraient quelques semaines à la Havane.

Mistress Ellis, qui était loin de s'attendre à une pareille faveur, accepta avec le plus grand plaisir, et se mit à adresser une foule de questions sur la route qu'on suivrait et sur la longueur du voyage tandis qu'Emily dissimulait son émotion derrière sa tasse à thé, et que Gertrude, qui, quelque temps auparavant avait lu à M. Graham des lettres de Cuba, qui lui avaient inspiré le plus grand intérêt, se demandait intérieurement si cette annonce d'un séjour à la Havane n'était point une petite vengeance à son adresse.

Le déjeuner terminé, Emily se hâta de rentrer dans sa chambre, où elle fut bientôt rejointe par Gertrude.

En répondant aux questions d'Emily, et en lui racontant la scène qui s'était passée dans la matinée Gertrude évita avec soin de répéter les mots blessants qui lui avaient été dits par M. Graham; elle craignait d'augmenter l'affliction de son amie. Elle ne put cependant lui cacher qu'il avait été bien entendu par M. Graham qu'elle allait se séparer d'eux; et comme les sentiments du père d'Emily étaient loin d'être bienveillants à son égard, et que d'un autre côté la position de madame Sullivan était exigeante, elle fit comprendre à Emily que le mieux serait de s'exécuter au plus tôt.

L'aveugle goûta ses raisons et s'offrit à l'accompagner elle-même à la ville. Quelque chagrin qu'elle ressentit de cette séparation, elle préférait encore ce brusque départ à l'ennui de voir Gertrude exposée, en restant encore quelques jours auprès d'elle, à la brusquerie ou aux sarcasmes de M. Graham.

Gertrude se mit donc à faire ses paquets. Emily, assise auprès d'elle, lui donnait des conseils pour l'avenir, tout en l'assurant que rien ne pourrait diminuer la tendre affection qu'elle lui portait.

—Ah! si vous pouviez seulement m'écrire, chère Emily, pendant votre longue absence, quelle consolation ce serait pour moi! dit Gertrude.

—Avec l'aide de mistress Ellis, reprit Emily, je vous tiendrai au courant de tous nos mouvements; mais quand bien même vous seriez quelque temps sans entendre parler de moi, croyez que vous serez constamment présente à ma pensée, et que je ne cesserai de recommander ma fille chérie aux soins de Celui qui protège les faibles et les malheureux!

Dans le courant de la journée, Gertrude vit mistress Ellis et l'étonna grandement en lui annonçant son départ. Elle la pria de lui écrire pendant leur absence; ce à quoi la dame de compagnie consentit sans s'être étendue longuement en forme de digression sur la politesse et l'amabilité de M. Graham, ainsi que sur le plaisir qu'elle attendait de son voyage.

Avant de sortir de la maison, Gertrude se rendit dans le cabinet de M. Graham avec l'espoir qu'ils se sépareraient dans de meilleurs termes; mais en apprenant que la jeune fille venait prendre congé de lui, il se contenta de lui dire:

Mot touchant quand il sort du coeur, mais qui n'est plus qu'une formule banale lorsqu'il n'est prononcé que du bout des lèvres.

Après cette courte réponse, M. Graham tourna le dos à Gertrude et se mit à attiser le feu.

La pauvre Gertrude sortit les larmes aux yeux et la tristesse dans le coeur. C'était une rude épreuve pour elle. Elle avait cru jusqu'alors à l'amitié de M. Graham.

Une scène d'un autre genre l'attendait à la cuisine, où elle entra pour dire adieu à mistress Prime et à Katy.

—Ma chère miss Gertrude, dit la première en joignant les mains, comment! vous nous quittez! Et où pouvez-vous être mieux qu'ici? Que deviendrons-nous, mon Dieu! quand vous ne serez plus là? Vous étiez la joie et l'âme de cette maison, nous mourrons d'ennui sans vous. Mais si vous vous en allez, c'est que vous avez sans doute de justes raisons pour cela. Allez donc, et que Dieu vous bénisse! Nous pleurerons bien sur vous, allez, la pauvre Katy et moi, soyez-en convaincue.

—Pour sûr, miss Gertrude, reprit Katy l'Irlandaise, nous pleurerons votre absence, comme le dit mistress Prime. Je ne sais pas si vous daignerez vous rappeler de moi, mais je sais bien que pour ma part je ne vous oublierai jamais. Vous avez toujours été si bonne et si douce! Adieu donc, Mademoiselle! vous ne serez jamais aussi heureuse que je vous le souhaite.

—Merci, ma bonne Katy, merci! dit Gertrude touchée de l'accent de franchise de cette simple amitié. J'espère que vous viendrez me voir à Boston, et que madame Prime ne m'oubliera pas non plus. Adieu! adieu!

Quelques instants après, elle monta en voiture et partit accompagnée d'Emily.

XXII—Une amie dans l'affliction

Nous passons sous silence l'arrivée de Gertrude chez madame Sullivan, la réception cordiale qui lui fut faite par la bonne dame, ses débuts comme sous-maîtresse, et nous arrivons de suite à une époque ultérieure.

C'est en novembre. Il y a deux mois que la jeune fille a quitté la maison de M. Graham. Levée avec le soleil, elle fait sa modeste toilette dans une chambre si froide que ses mains ne tardent pas à s'engourdir. La rigueur du froid ne peut cependant l'empêcher de faire sa prière. Ces premiers soins accomplis, elle pénètre sans bruit dans l'appartement voisin où dort encore madame Sullivan. Elle y allume le feu; puis, descendant les escaliers, elle entre dans la cuisine et s'occupe des préparatifs du déjeuner avec tant d'activité, que la table est déjà prête quand madame Sullivan paraît, enveloppée dans son grand châle du matin.

La pauvre femme est pâle et semble affaiblie.

—Gertrude, dit-elle, pourquoi m'avoir laissé dormir si tard, tandis que vous êtes depuis longtemps à l'ouvrage? Je crois qu'il en a été ainsi toute la semaine.

—Par la meilleure raison du monde, chère madame; je m'endors dès que je suis couchée, et par suite je me réveille le matin de très bonne heure. C'est tout le contraire pour vous. Puis j'aime à faire le déjeuner, à préparer le café surtout. C'est que je m'y entends très bien maintenant. Tenez, voyez comme il est limpide. Il faut en prendre une bonne dose par ce temps froid.

Madame Sullivan sourit de ces réflexions de Gertrude, car l'oncle True ayant toujours préféré le thé, c'était elle qui avait enseigné à la jeune fille l'art de préparer le café.

—Maintenant, dit Gertrude en approchant une chaise du feu, il faut vous asseoir là et surveiller la bouilloire à thé, pendant que je m'en vais aller voir si M. Cooper est disposé à se lever.

A ces mots, Gertrude laissa madame Sullivan et se rendit auprès du vieillard. Elle l'eut bientôt levé, habillé et installé dans un fauteuil devant la table, puis elle lui passa une serviette autour du cou et lui servit le déjeuner.

Pendant que madame Sullivan versait le café, Gertrude, avec une simplicité qui doublait le mérite de son action, éplucha des pommes de terre, débarrassa quelques oeufs de leurs coquilles, et plaça ce déjeuner devant M. Cooper dans un état de préparation tel que le vieillard n'avait plus littéralement qu'à avaler. Gertrude, pendant son repas, ne le perdait pas de vue et veillait à ce qu'il ne fit rien de contraire à ces lois de la propreté si sacrées pour madame Sullivan.

Cette dernière n'avait point

MARTYRE DES NON - COMBATTANTS

Un nouveau rapport de la commission officielle française sur les atrocités allemandes

Paris 13.—Un rapport publié aujourd'hui par le ministère des affaires étrangères parle de la manière dont les hommes, femmes et enfants, emmenés captifs en Allemagne ont été traités par les Allemands.

Ce rapport est l'oeuvre de la commission permanente, nommée par le gouvernement français pour faire une enquête sur les violations des lois internationales, dont les Allemands se sont rendus coupables. Ce rapport très complet fait savoir qu'environ 10,000 Français, hommes, femmes et enfants ont été renvoyés d'Allemagne en France avant le 28 févriei, après avoir été internés comme prisonniers de guerre sur le territoire allemand.

Ces prisonniers ont été interrogés par les membres de la commission d'enquête. Les seuls hommes qui se trouvaient parmi eux avaient plus de soixante ans, ou étaient des adolescents de moins de dix-sept ans. Les personnes chargées de l'enquête donnent de nombreux détails sur les privations, les mauvais traitements et les souffrances de ces malheureux, dont les dépositions recueillies séparément, concordent d'une manière frappante.

La commission était composée de MM. Georges Payelle, président de la cour des comptes; Georges Maringer, conseiller d'Etat; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire et Edmond Paillot, conseiller à la cour de cassation.

"Nous avons interrogé en leur faisant prêter serment 300 des premiers prisonniers envoyés en Allemagne. Certains d'entre eux déclarent qu'ils ont été arrêtés sous le faux prétexte que l'un de leurs concitoyens avait tiré sur les soldats allemands alors que les autres furent arrêtés sur les routes, dans les champs ou dans leur maison sans qu'on leur en donnât la raison. Un grand nombre supposèrent qu'on les conduisaient dans les communes voisines pour échapper au danger d'une bataille imminente. Des membres de la même famille ont été séparés et envoyés dans différents camps. Les enfants se trouvèrent ainsi séparés de leurs mères et les femmes de leurs maris. Bien des femmes ignorent encore ce que sont devenus leurs époux.

"Tous les prisonniers furent obligés de parcourir de longues distances à pied, passant la nuit en plein air, dans les stations de chemin de fer ou dans les églises. On les fit monter alors dans des wagons à bestiaux et ils furent ainsi conduits en Allemagne.

"On ne leur a fourni en général, aucune nourriture durant leur voyage et la plupart d'entre eux sont restés plusiers jours sans boire ni manger.

"Bon nombre d'entre eux seraient morts s'ils n'avaient pas été secourus en cours de route par des femmes belges.."

Le rapport de la commission contient environ 7,000 mots.

Entrant dans les détails, au sujet de certaines privations et cruautés éprouvées par ces Français prisonniers civils, les personnes chargées de l'enquête se sont exprimées ainsi:

"On a fait monter les prisonniers emmenés de Roubaix, dans des wagons à bestiaux où ils étaient si à l'étroit, qu'il leur était impossible de s'asseoir. Ils restèrent 72 heures dans ces affreux wagons et ne reçurent que deux fois de la nourriture durant ce laps de temps. Dix-neuf hommes furent faits prisonniers à Varennes, quand les Allemands commencèrent à battre en retraite après la bataille de la Marne. L'un d'entre eux, nommé Jourdaine, fut tué à Coulommes (Ardennes). Un nommé Lieven, âgé de 61 ans, fut traîné dans le cimetière de Chony, (Aisne) et exécuté. Un nommé Menil, âgé de 67 ans, a été tué d'un coup de fusil à la même place. Milliardet, âgé de 78 ans, a été exécuté à Chazy-en-Orxo. Tous les trois furent tués parce qu'ils étaient incapables de suivre la colonne des prisonniers. Le 28 septembre, Coimbé, âgé de 61 ans, souffrant d'une fracture du pied et Fortin, âgé de 65 ans, perclus de rhumatismes qui le rendaient incapable de marcher sans canne, ont été arrêtés sous le prétexte qu'ils faisaient partie d'une troupe de francs-tireurs. Fortin fut attaché avec une corde, dont l'extrémité était tenue par un cavalier. On le traina ainsi et on l'obligea à suivre les chevaux. Après être tombé plusieurs fois, les cavaliers le frappèrent à coup de lances. Enfin couvert de sang, le malheureux supplia les soldats de l'achever.

"A Saint-Maurice-dans-les-Côtes (Meuse), deux hommes ont été faits prisonniers dans une maison. On les força à se tenir devant un mur, les bras en croix. On les laissa ainsi pendant deux heures, alors que les soldats qui les avaient fait prisonniers, faisaient manoeuvrer les culasses de leurs fusils pour leur faire croire qu'ils étaient sur le point d'être exécutés."

La commission cite l'exemple de nombreux prisonniers, qui se sont vus forcés d'effectuer de longs voyages sans recevoir aucune nourriture.

Comme conclusion, le rapport décrit longuement la condition des prisonniers dans certains camps de concentration en Allemagne, en faisant remarquer que, dans quelques endroits, les prisonniers qui sont sans argent, meurent presque de faim.

EN CHAMPAGNE

Détails sur les résultats de la bataille

Paris, 11.—Le ministère de la guerre a publié aujourd'hui la note officielle suivante:

"Depuis le 16 février dernier, des opérations continuelles ont eu lieu en Champagne. Les communiqués officiels quotidiens ont indiqué jour par jour les progrès de cette bataille. La très forte pression exercée en ce point sur les lignes de l'ennemi, l'ont forcé à y amener de nombreuses troupes prélevées sur les réserves des autres secteurs. Les allemands furent de plus obligés à dépenser une grande quantité de munitions.

"Ces combats incessants, au cours desquels quelques-unes des meilleures unités allemandes ont été décimées, ont mis nos adversaires dans l'impossibilité d'envoyer troupes ou munitions sur leur front oriental.

"Parmi les nombreux résultats militaires de ces opérations, un des plus brillants fut la capture des retranchements des fermes de Beauséjour. Notre infanterie coloniale, à qui en revient l'honneur, fit preuve dans ce combat d'une détermination et d'un esprit de sacrifice dignes de ses glorieuses traditions.

"Le fortin de Beauséjour est situé sur une élévation de terrain bordée de deux ravins, et est entouré de tranchées profondes communiquant avec l'arrière par des couloirs assez larges pour permettre à un grand nombre d'hommes d'avancer.

"La première attaque a été faite le 23 février par notre infanterie coloniale, qui, appuyée par notre artillerie, s'empara des tranchées avancées. Les Allemands firent six contre-attaques successives, et furent chaque fois repoussés et forcés de se retirer après avoir subi de grosses pertes.

"Nos troupes maintinrent leurs positions pendant la nuit, mais, à l'aube, les Allemands renouvelèrent leur attaque, cette fois avec des bombes et des grenades. Nos hommes, encouragés par leurs officiers, qui, quoique blessés, faisaient appel à leur courage, résistèrent jusqu'à ce qu'ils fussent presque tous tués. Les survivants furent forcés de se retirer devant le nombre écrasant des ennemis.

"L'attaque fut reprise le 27 février par deux bataillons d'infanterie coloniale qui réussirent à s'emparer des tranchées après y avoir entassé de nombreux cadavres allemands par une brillante charge à la baïonnette.

"Nos hommes commencèrent immédiatement à remettre les tranchées en état de défense pour pouvoir résister aux contre-attaques qu'ils prévoyaient. La première de celles-ci se produisit à la tombée de la nuit. Quatre fois de suite les Allemands avancèrent et furent repoussés par nos hommes aidés par notre artillerie. Une compagnie d'infanterie française, envoyée à la rescousse, chargea et brisa l'assaut allemand.

"La canonnade continua pendant toute la nuit. Nous n'étions pas sûrs que le petite bande de défenseurs puisse tenir jusqu'à l'aube. Quand le jour commença à paraitre, l'ennemi renouvela ses attaques avec plus de violence que jamais. Des canons de tous calibres firent feu sor nos positions. Nos courageux défenseurs repoussèrent attaque après attaque jusqu'à la tombée de la nuit; alors le feu cessa.

"Sous le couvert des ténèbres, nous fîmes avancer des troupes d'infanterie qui prirent la place de nos braves coloniaux et occupèrent en force le fortin qui était bien à nous."

DANS LES DARDANELLES

Deux nouveaux forts sont réduits au silence

Londres, 9.—L'amirauté a publié ce soir le bulletin officiel suivant:

"Les opérations contre les Dardanelles se poursuivent par un temps fort beau. Le rapport du vice-amiral Carden dit que le 6 mars le cuirassé "Queen Elizabeth", avec le soutien des cuirassés "Agamemnon" et "Ocean", a repris le bombardement des forts Hamidieh Tabia et Hamidieh 3, qui, sur la carte de l'amirauté, portent respectivement les lettres U et V. Cette attaque se fit par tir indirect, au-dessus de la presqu'île de Gallipoli, à une distance de 19 kilomètres.

"Ces forts ont l'armement suivant: Fort U: 2 canons de 35 centimètres et 7 canons de 23 centimètres; fort V: 2 canons de 35 centimètres, 1 canon de 23 centimètres, 1 de 21 centimètres et 4 de 12 centimètres.

"Le "Queen Elizabeth" devint le point de mire des obusiers turcs et des canons de campagne. Trois obus lancés par ces derniers ont atteint ce cuirassé sans, toutefois, faire de dégâts.

"Pendant ce temps, de l'intérieur du détroit, les cuirassés anglais "Albion", "Vengeance", "Majestic" et "Prince George", accompagnés du cuirassé français "Suffren", bombardèrent les batteries de Souain Déré et du mont Dardanos, marquées F et E sur la carte de l'amirauté et furent eux-mêmes bombardés par un certain nombre de canons masqués.

"Le ort Rumili Medjidieh Tabia (J), qui avait été attaqué la veille, ouvrit le feu sur les navires qui répondirent par des obus de 30 centimètres dont plusieurs atteignirent leur but.

"La plupart des navires dans le détroit furent atteints par des obus, mais les dégâts furent insignifiants et les pertes en hommes nulles.

"Le 7 mars, le temps continuant à être calme et beau, les 4 cuirassés français "Gaulois", Charlemagne", "Bouvet" et "Suffren" pénétrèrent dans le détroit pour appuyer le bombardement direct des défenses de la partie la plus étroite par "l'Agamemnon" et le "Lord Nelson". Les navires français bombardèrent et réduisirent au silence la batterie du mont Dardanos et tirèrent sur d'autres batteries masquées. "L'Agamemnon" et le "Lord Nelson" s'avancèrent alors et bombardèrent les défenses de la partie étroite du détroit à une distance variant de 12 à 14 mille mètres, par tir direct.

"Les forts Rumili Medjidieh Tabia (J) et Hamidieh Tabia (U) furent l'un et l'autre réduits au silence après un violent bombardement. Des explosions se produisirent dans les deux forts. Le fort L n'a pas tiré un seul coup de canon depuis l'explosion qui s'y est produite le 5 mars.

"Le "Gaulois", "l'Agamemnon" et le "Lord Nelson" reçurent 3 obus chacun, mais les dégâts causés sont légers. Le "Lord Nelson" a eu trois hommes légèrement blessés.

"Pendant que ces opérations étaient en train, le croiseur léger "Dublin" continuait à surveiller l'isthme de Bulair. Il fut touché par 3 ou 4 obus de 10 centimètres.

"En raison de l'importance qu'il y a de découvrir la location des canons masqués, les hydroplanes ont dû parfois voler très bas.

"Le 4 mars, un hydroplane monté par le pilote lieutenant Garnet et l'observateur lieutenant Williamson, perdit l'équilibre et tomba dans la mer; les deux aviateurs furent blessés. Le lieutenant Douglas, opérant une reconnaissance à faible altitude dans un autre hydroplane, reçut une blessure mais put revenir à la base.

"Le 5 mars, l'hydroplane numéro 172, monté par les lieutenants Bromet et Brown, reçut 28 projectiles; le numéro 7, avec le lieutenant Hershaw et le sous-officier Merchant, reçut 8 projectiles en découvrant la position de canons masqués.

"L'Ark Royal", qui sert de base aux hydroplanes, est muni de tout ce qui est nécessaire pour faire les réparations et maintenir en bon état les nombreux hydroplanes qu'elle abrite.

DEUX GÉNÉRAUX FRANÇAIS BLESSÉS

Ils inspectaient une tranchée ennemie située a 30 mètres de nos lignes

Paris 12.—Le ministère de la guerre a publié l'avis officiel suivant:

"Au cours de l'inspection d'une tranchée de première ligne ennemie à trente mètres de nos lignes, le général Maunoury, commandant une de nos armées, et le général de Villaret, commandant un des corps de cette armée, ont été blessés par des balles. Ils examinaient la ligne allemande à travers une embrasure.

"Les médecins-majors n'ont pas encore donné leur opinion sur la gravité de leurs blessures."

LE "KARLSRUHE"

Il aurait été coulé

Newport News 14.—Les officiers du "Prinz-Eitel-Friedrich" première fois qu'ils croyaient que première ois qu'ils croyaient que le croiseur allemand "Karlsruhe" avait été coulé dans la mer des Antilles.

Depuis longtemps le "Prinz-Eitel-Friedrich" n'a pas entendu parler du "Karlsruhe" et les officiers pensent que ce manque de nouvelles indique qu'il a subi le sort auquel le "Prinz-Eltel Friedrich" a échappé durant ses longs voyages."

UN BLOCUS EFFICACE!

Sur 2,855 navires traversant la "zone de guerre", sept sont torpillés

Londres, 9.—L'amirauté anglaise annonce que sur le total de 1,513 navires arrivant et 1,342 quittant l'Angleterre pendant la période du 18 février au 3 mars, il n'y a eu que sept navires torpillés par des sous-marins ennemis.

Ce n'est pas telle action spéciale qui sauvera, mais il faut faire celles que Dieu propose.

Le choix de certaine oeuvres importe, et la vertu doit néanmoins se trouver aussi dans toutes nos autres actions.

---

d'appétit, et Gertrude eut toutes les peines du monde à la décider à manger; cependant, des huitres frites que Gertrude étala tout-à-coup devant elle la tentèrent tellement, qu'elle se décida à y goûter et qu'elle finit par en manger quelques-unes avec un certain plaisir. Pendant que mistress Sullivan mangeait, Gertrude observait avec attention sa figure pâle et amaigrie. Le changement survenu dans la constitution de cette femme active et énergique ne lui avait jamais paru si visible. Il était évident qu'une maladie seule pouvait causer un pareil changement, aussi Gertrude décida-t-elle que la journée du lendemain ne se passerait pas sans qu'elle eût vu un médecin.

Après le déjeuner, il fallut laver la vaisselle, faire la chambre, mettre tout en ordre et préparer à moitié le dîner, toutes choses que Gertrude fit en moins de rien, et avant de s'habiller pour se rendre à l'institution W..., où elle était employée depuis quelques semaines en qualité de sous-maîtresse. A neuf heures moins un quart elle entra dans la cuisine, et dit au vieillard, qui se chauffait à moitié endormi auprès du feu:

—Allons, monsieur Cooper, il faut sortir et venir jeter un coup d'oeil sur la nouvelle église. M. Miller vous attend, il a dit qu'il avait besoin de vos conseils pour le diriger sur quelques points.

Le vieillard se leva, prit un grand manteau des mains de Gertrude, le mit sur ses épaules avec l'aide de la jeune fille, et sortit appuyé sur son bras, mais sans donner aucun signe d'intelligence, et en demeurant, au contraire, tout à fait indifférent à la direction qu'on lui faisait prendre.

Ils descendirent la rue. Pendant cette promenade silencieuse, Gertrude ne put s'empêcher de penser à la singulière coïncidence qui faisait d'elle une seconde fois la campagne d'un vieillard infirme. Involontairement elle pensa au pauvre oncle True, à ce coeur si dévoué, si généreux, si aimant, et compara ce bon vieillard à Paul Cooper, dont le caractère avait toujours été l'opposé de celui de True, et dont les défauts étaient encore exagérés par son état d'imbécilité. Mais cette comparaison, quelque peu avantageuse qu'elle fût pour le sacristain, n'eut aucune influence sur la bienveillance de Gertrude. C'était un devoird e charité qu'elle remplissait, et rien n'était capable de l'arrêter dans son exécution.

Les deux promeneurs atteignirent bientôt la nouvelle église dont Gertrude avait parlé. C'était un bel édifice élevé sur les ruines de l'ancienne église dont M. Cooper avait été sacristain. La construction n'en était point encore terminée, et un grand nombre d'ouvriers étaient occupés aux travaux de l'intérieur.

Un homme portant un oiseau plein de mortier marchait à quelques pas devant Gertrude et son compagnon, dans le passage qui conduisait à l'entrée principale. Bientôt il s'arrêta en s'entendant appeler par son nom, posa son fardeau, se retourna, et répondant à la voix bien connue qui lui avait adressé la parole:

—Bonjour, miss Flint, lui dit-il, j'espère que vous vous portez bien aujourd'hui! Ah! monsieur Cooper, ajouta-t-il en se tournant du côté du vieillard, vous êtes donc venu à mon secours, aujourd'hui? C'est bien fait. Il y a des choses que nous ne pouvons faire sans vous. Vous connaissez si bien tout cet emplacement! Tenez, Monsieur, si vous voulez venir avec moi, je vais vous faire voir tout ce qu'on a fait depuis la dernière fois que vous nous avez visités. Je ne suis pas fâché de savoir ce que vous allez penser de tout cela.

En disant ces mots,, le maçon prit le bras du vieux sacristain et s'avança vers l'église. Gertrude, qui le suivait, l'arrêta un instant pour lui demander s'il ne lui serait pas possible de ramener M. Cooper chez madame Sullivan à l'heure du dîner.

—Certainement, miss Flint, répondit l'ouvrier, c'est bien le moins que je le reconduise, puisque vous voulez bien me le confier.

Tranquillisée par cette promesse, Gertrude se hâta de gagner la maison de M. W..., bien sûre que M. Cooper s'amuserait toute la matinée, et que madame Sullivan n'aurait point à s'occuper pendant tout ce temps-là du soin de veilelr sur lui.

Le brave homme qui se prêtait de la sorte à aider Gertrude dans le soin difficile d'occuper et de divertir le vieillard était un ouvrier maçon employé depuis longtemps chez M. Graham, et qui avait conservé à Gertrude une grande reconnaissance des bontés et des soins qu'elle avait eus l'hiver précédent pour sa famille à une époque où il se trouvait accablé par la misère et par la maladie. Gertrude, en passant chaque jour devant l'église en construction, avait remarqué M. Miller, et de là lui était venue l'idée d'engager M. Cooper à visiter les travaux de l'église, dans l'espoir qu'il finirait par y prendre quelque intérêt, et que cela pourrait lui faire passer quelques heures qui seraient pour madame Sullivant autant de moment de repos et de liberté. La jeune fille avait eu beaucoup de peine à le déterminer à visiter un monument à l'érection duquel il s'était toujours violemment opposé, non-seulement parce que ses intérêts étaient blessés par cette nouvelle construction, mais encore à cause de l'attachement qu'il portait à la vieille église qu'il avait si longtemps desservie. Cependant elle était parvenue à le résoudre à cette démarche, et le vieillard, dont les travaux avaient excité la curiosité, ne se faisait plus prier pour y retourner.

Depuis que Gertrude était installée chez madame Sullivan, l'état de M. Cooper avait subi une grande modification. Le vieillard était devenu plus traitable, il paraissait plus content et se montrait moins irritable que par le passé. Ces heureux changements, ainsi que la présence de Gertrude, avaient pendant quelque temps exercé un effet salutaire sur la santé de madame Sullivan. Mais depuis quelques jours elle recommençait à aller moins bien. Elle s'était évanouie deux ou trois fois, et Gertrude avait repris à son égard ses premières inquiétudes. Aussi, en quittant la maison était-elle résolue de se rendre chez le docteur Jérémy pour le prier de venir chez madame Sullivan, et c'était avec cette intention qu'elle avait confié M. Cooper aux soins du brave maçon.

Nous ne dirons que peu de chose des fonctions de Gertrude comme institutrice: qu'il suffise de savoir que M. W... l'avait trouvée fort capable, et qu'elle fut éprouvée dans le commencement, comme toutes les maîtresses, par la paresse, la malice et la mauvaise volonté de quelques-unes de ses élèves.

Le jour dont il est question, elle fut retenue à la classe plus tard que d'habitude, et l'horloge sonnait deux heures quand elle frappa à la porte du docteur Jérémy. La domestique qui ouvrit à Gertrude la connaissait pour l'avoir vue souvent venir chez son maître, aussi l'introduisit-elle dans la salle à manger, quoique l'on fût sur le point de se mettre à table. Quand Gertrude entra, le bon docteur, le dos tourné au feu, était en train de manger un fruit; car telle était toujours son habitude avant le dîner. En voyant Gertrude, il s'avança vers elle, lui prit les deux mains en s'écriant qu'il était enchanté de sa visite, et lui demanda ce qu'elle était devenue depuis qu'il ne l'avait vue.

Gertrude lui expliqua qu'elle vivait avec des amis dont l'un était très vieux et l'autre malade, qu'une grande partie de son temps était pris par des travaux scolaires, et qu'il lui était bien difficile de lui rendre visite.

—Pauvre excuse! répondit le docteur. Mais maintenant que je vous tiens, je ne vous laisserai pas aller si vite. Et s'avançant sur l'escalier, il appela avec force. Mistress Jérémy, mistress Jérémy, cria-t-il, faites-nous servir le dîner le plus tôt possible et mettez votre plus beau bonnet; nous avons de la société. Pauvre femme! ajouta-t-il avec un sourire en se tournant du côté de Gertrude, elle ne peut pás aller vite, elle est si grasse!

Gertrude se défendit d'accepter le dîner du docteur, en le mettant au courant du motif qui l'avait amenée chez lui.

—En pareille circonstance, reprit le docteur, une heure est bien peu de chose. Vous allez dîner avec moi, et je vous reconduirai dans ma voiture.

Gertrude hésitait, mais le ciel s'était couvert, il commençait à tomber de la neige, et puis il valait peut-être mieux qu'elle attendit le docteur et qu'elle le ramenât avec elle.

Sur ces entrefaites, mistress Jérémy entra. C'était en effet une grosse femme, excessivement grosse, comme l'ayait dit son mari. Elle arrivait tout essoufflée et toute préoccupée de la société qui lui avait été annoncée. Elle vit Gertrude, l'embrassa affectueusement, et après avoir regardé tout autour de la chambre, elle jeta au docteur un coup d'oeil de reproche et lui dit:

—Ah! docteur Jérémy, comment n'avez-vous pas honte d'agir ainsi! je ne vous croirai plus jamais! D'après ce que vous me disiez, je m'attendais à trouver ici quelqu'un tout à fait étranger.

—Hé! dites-moi, mistress Jerry, est-ce que vous ne trouvez pas que miss Gerty Flint n'est pas assez étrangère à la maison?

—Si vraiment, elle ne l'est que trop, car elle ne vient point assez nous voir. Mais ce n'est pas cela que je veux dire Gertrude ne m'en voudra pas si je regrette d'avoir fait pour elle les frais de mon beau bonnet ponceau, elle m'eût acceptée volontiers dans mon bonnet à rubans jaunes. Mais le mal est fait et il ne faut pas que cela nous empêche de dîner. Quittez votre chapeau et votre manteau, ma chère Gertrude, et allons nous mettre à table. Le docteur a beaucoup de choses à vous dire, car il y a terriblement longtemps que nous ne vous avons vue.

On se mit à table et l'on fut quelque temps sans échanger d'autres paroles que celles qu'exige la civilité ordinaire en pareille circonstance. Tout d'un coup le docteur posa sur la table son couteau et sa fourchette, et partit d'un grand éclat de rire. Il continua de la sorte si longtemps et si fort que les larmes lui en vinrent aux yeux.

(A suivre)

CE QU'EST L'ARMEE FRANCAISE

"Merveilleuse machine", dit le correspondant de guerre du "New-York Times"

New-York, 10.—Le "New-York Times" a publié hier une longue dépêche de son correspondant de guerre qui, ayant reçu du général Joffre une autorisation spéciale, a visité tout le front français, sous la conduite d'un officier d'état-major. Nous en extrayons pour nos lecteurs les passages les plus intéressants

"Après ce que j'ai vu, je suis certain que Paris n'a plus rien à craindre des Allemands. Il leur faudrait, pour prendre Paris, concentrer trois millions d'hommes autour de ses fortifications, en plus des énormes forces qu'il leur faudrait continuer à opposer aux armées en campagne, car les défenses de la capitale sont maintenant merveilleuses.

"Ce qui m'a le plus frappé, non-seulement autour de Paris, mais pendant tout mon voyage sur le front, c'est l'esprit d'organisation qui s'est emparé de l'armée française. En somme, cette fameuse organisation allemande, qui menaçait de dominer le monde, semble avoir été surpassée par l'organisation créée par les Français depuis le début de la guerre,

"Le général de Maud'Huy, celui-là même qui, à la tête d'une poignée de territoriaux, a arrêté la garde prussienne devant Arras, et dont l'armée, depuis cette époque, n'a pas perdu une seule tranchée, m'a dit:

"—Cette armée n'a rien à cacher; voyez ce que vous voulez, allez où vous désirez et, si vous y parvenez, posez des questions."

"J'ai pu m'assurer que le service des renseignements secrets peut actuellement rendre des points à celui des Allemands. Le capitaine d'état-major qui m'accompagnait connaissait le nom de tous les régiments allemands et la position qu'ils occupaient.

"Par lui, j'ai appris que si, après la bataille de la Marne, les Allemands n'ont pas réussi à étendre leurs lignes vers l'ouest et à mettre ainsi à l'intérieur de leurs lignes Dunkerque et Calais, ce fut grâce à la valeur de la cavalerie française.

"Je n'ai pas vu d'Allemands, si ce n'est quelques prisonniers; mais, tout en ne niant pas que l'armée allemande soit, conformément à sa réputation, la plus parfaite machine de combat du monde, j'affirme que l'armée française est la plus merveilleuse machine de combat que j'aie jamais vue. Elle m'apparaît comme invincible, à cause de sa puissance, de son intelligence et de son humanité.

"L'intimité, la familiarité et l'amitié qui règnent entre officiers et soldats m'a tout particulièrement frappé.

"Tous les officiers français auxquels j'ai parlé m'ont exprimé la haute opinion qu'ils avaient des Allemands au point de vue militaire; l'un d'eux résuma sa pensée par ces mots:

"—Ils sont merveilleux, mais nous les vaincrons!"

"La vie dans les tranchées a été une des plus grandes surprises de mon expédition.

"Je m'attendais, après tout ce que j'avais entendu dire à Paris sur ce sujet, à trouver, debout dans les tranchées, des hommes avec de l'eau jusqu'aux genoux, éreintés, malades et malheureux. Je trouvai exactement le contraire. Des tranchées larges, propres et saines, quoique, bien entendu, la boue soit de la boue. Mais le fond des tranchées est drainé, garni de pièces de bois sur lesquelles les pieds sont au sec. Les salles souterraines, dans lesquelles dorment les soldats qui ne montent pas de garde, sont spacieuses et bien garnies de paille sèche.

"Enfin, tous les soldats français savent parfaitement à quoi s'en tenir sur la guerre actuelle, sur ses causes, sur les résultats acquis et sur le but poursuivi. Partout le nom du généralissime Joffre est prononcé avec un accent d'amour filial par "ses enfants qui sont au front".

"Après ce que j'ai vu, je puis dire pour conclure que la grande armée française de 1915 est forte, courageuse, intelligente et aussi parfaitement entraînée qu'un pugiliste après des mois de préparation pour la plus grande lutte de sa carrière. L'armée française, confiante et impatiente à la fois, n'attend que le signal de son chef".

UN BRILLANT EXPLOIT

Comment une furieuse attaque allemande fut transformée en une sanglante défaite

Paris, 9.—Le "Petit Parisien" publie le récit d'un combattant qui décrit comment une furieuse attaque allemande à Notre-Dame-de-Lorette a été transformée en une défaite où sont tombés 3,000 Allemands.

"Les Allemands firent sauter à l'aide de mines notre première ligne de tranchées", dit le récit. "Avant que l'écho de l'explosion ne se fut dissipé une avalanche d'Allemands s'abattit sur les Français et les entraîna dans la seconde ligne de tranchées, après une violente lutte corps à corps. Les Allemands balayèrent les tranchées avec 2 mitrailleuses, refoulant les défenseurs dans la troisième ligne qu'ils furent obligés d'abandonner pour une position plus facilement défendable sur l'arrière après un autre combat à la baïonnette contre un ennemi très supérieur en nombre.

"Nullement démoralisés, nos hommes passèrent la nuit à se préparer en vue de regagner la position perdue que les Allemands avaient fortifiée avec des sacs de sable. Notre artillerie fut mise en batterie, prête à tirer.

"Aussitôt que l'aube parut nos "75" ouvrirent le feu. Les obus éclatèrent dans nos anciennes tranchées, arrosant méthodiquement les Allemands. Leur artillerie essaya de répondre; ses obus firent explosion avec un bruit formidable, mais sans faire de mal.

"Le bruit devint épouvantable. Nos pièces tiraient aussi vite qu'elles pouvaient être chargées. Après plusieurs heures, les canons se turent et notre infanterie avança en rampant sur les mains et les genoux. Les Allemands tirèrent salve sur salve, se servant fébrilement de leurs mitrailleuses, mais nos hommes ne voulaient pas reculer. Ils s'emparèrent de la troisième ligne, mais ne purent aller plus loin. La seconde ligne était bien garantie par des sacs de sable et remplie d'Allemands.

"Notre artillerie commença alors à lancer des obus avec une précision mathématique, sur les Allemands à cinquante mètres de nous, nous pouvions les voir sauter en l'air.

"C'était le second jour de la bataille: le soir commençait à tomber: nous ne pouvions rien voir, car le ciel était couvert d'épais nuages et la pluie tombait à torrents. En dépit de tout, notre infanterie recommença l'attaque. et par une splendide charge, atteignit la deuxième ligne.

"Ce fut une lutte terrible dans les ténèbres. Ebranlés par notre charge impétueuse, les Allemands qui n'avaient pas encore été tués ou blessés, s'enfuirent par les excavations creusées par leurs mines, ils s'y précipitèrent dans un affolement indescriptible.

"Les Français, infatigables, se précipitèrent à la poursuite de l'ennemi. Dans les ténèbres, les Allemands frappèrent aveuglément autour d'eux, tuant leurs propres camarades qu'ils ne pouvaient reconnaître Après quelques minutes de carnage, les Allemands s'enfuirent vers leurs anciennes positions, laissant le terrain couvert de morts et de blessés. Un silence impressionnant s'étendit sur le champ de bataille pendant que cent cinquante prisonniers hagards étaient dirigés sur l'arrière.

"L'aurore révéla un spectacle terrifiant. Partout les Allemands jonchaient le sol, beaucoup d'entre eux tenaient encore leurs fusils crispés dans leurs mains raidies, comme s'ils voulaient encore tirer. Leur attaque leur coûta cher, quoique trois mille tombèrent sous notre feu.

"Leurs pertes furent trois fois plus grandes que les nôtres, quoique nous ayons été obligés de faire trois contre-attaques."

LES PERTES ALLEMANDES

Les listes officielles signalent 19 généraux tués

Londres, 10.—Le correspondant du "Daily Mail" à Copenhague télégraphie:

"Les listes des pertes allemandes qui viennent d'être publiées comprennent 5,964 officiers tués, dont 19 généraux.

"Ces listes donnent également le chiffre de 14,435 en officiers blessés ou manquants."

LA GUERRE DES PIRATES

Trois vapeurs anglais sont torpillés sans avis préalable

Londres, 11.—Le bulletin officiel suivant vient d'être publié par l'amirauté:

"Le vapeur "Tangistan" a été coulé par un sous-marin allemand au large de Scarborough le 9 mars à 1 heure du matin. Sur 38 hommes d'équipage un seul a été sauvé.

"Le vapeur "Blackwood" a été coulé par un sous-marin, sans avertissement préalable, au large de Hastings le 9 mars à 6 heures du matin. Son équipage de 17 hommes a été sauvé.

"Le vapeur "Princess Royal", de Glasgow, a été coulé, sans avis préalable, par un sous-marin allemand au large de Liverpool le 9 mars à 9 heures du matin. Les 34 hommes de son équipage ont été sauvés."

Londres, 11.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit:

"D'après Otto von Guttberg, qui raconte dans un journal de Berlin la croisière du "U-16", ce sous-marin a coulé, depuis le commencement du blocus, cinq vapeurs de commerce appartenant aux alliés.

"Ce navire est commandé par le commandant Hansen qui était en Angleterre au moment de la déclaration de guerre et l'a quittée par le dernier paquebot qui partit librement.

"Von Gottberg dit que peu après avoir quitté Kiel, le "U-16" rencontra un croiseur et un contre-torpilleur anglais mais que les torpilles qu'il leur lança manquèrent leur but. Il rencontra ensuite le vapeur "Laerted" qui, plus rapide, le distança.

"La première victime du "U-16" fut le vapeur anglais "Dulwich" à l'équipage duquel il donna le temps de se réfugier dans les chaloupes. Puis vinrent les vapeurs français "Ville-de-Lille" et "Dinorah".

"Von Gottberg ne donne pas les noms des deux autres victimes du "U-16", mais déclare que pendant sa croisière son commandant se refusa à attaquer un vapeur français à bord duquel il y avait des femmes et des enfants.

"C'est peut-être chevaleresque, dit von Gottberg, mais les Allemands auront de la peine à approuver les commandants de sous-marins qui se laisseront dominer par la bonté de leur coeur."

* * *

Ilfracombe, 11.—C'est sous les yeux de plusieurs milliers de personnes, rassemblées sur le rivage, que le charbonnier "Bengrove" a coulé au large de Liverpool. Le charbonnier avait quitté Larry, dimanche matin, avec des ordres secrets, et une cargaison de 5,000 tonnes de charbon.

Tout alla bien, jusqu'à ce qu'il se trouva à environ cinq milles au large d'Ilfracombe. A ce moment, une terrible explosion se produisit, apparemment sous le navire, et vers le milieu de ce dernier.

L'équipage fit de suite fonctionner les barques de sauvetage. Le signal fut entendu sur le rivage et les gardiens des côtes d'Ilfracombe ordonnèrent de mettre à la mer des bateaux de sauvetage. Au moment de l'explosion, vingt et un navires se trouvaient dans les environs. Six d'entre eux sont restés sur les lieux pour porter secours au "Bengrove".

On ne sait encore si la navire a heurté une torpille dormante ou s'il a été torpillé.

* * *

Londres, 11.—D'après les chiffres publiés par l'amirauté, sur 8,734 navires de plus de 300 tonnes, qui sont arrivés dans les ports anglais ou en sont partis du 21 janvier au 3 mars, quinze seulement ont été coulés par les sous-marins allemands.

Dans ce nombre sont compris les navires de toutes nationalités, excepté cependant ceux qui sont au service de l'amirauté.

Vingt-neuf membres des équipages des navires torpillés ont péri.

L'amirauté a annoncé aujourd'hui que pendant la semaine du 25 février au 4 mars, 1,474 navires sont entrés dans les ports anglais ou les ont quittés sans qu'un seul soit coulé, quoique plusieurs, y compris un navire hôpital aient été attaqués par des sous-marins allemands.

LE SOUS-MARIN "U-12" COULE

Une partie de son équipage est recueilli par le torpilleur anglais "Ariel"

Londres, 11.—D'après une note officielle publiée par l'amirauté anglaise, le sous-marin allemand "U-12" a été coulé par le contre-torpilleur anglais "Ariel". Sur les 28 hommes de l'équipage, 12 ont été sauvés.

La note de l'amirauté n'indique pas l'endroit où le sous-marin a été coulé.

L'équipage capturé sera privé de tous les privilèges accordés aux prisonniers de guerre.

Le sous-marin "U-12" est probablement celui qui a coulé le vapeur anglais "Blackwood".

Il a été construit en 1910; son déplacement était de 250 tonnes et il avait un rayon d'action maximum de 1,200 milles. Son équipage se composait de 28 hommes. Il était armé de 3 tubes lance-torpille de 450 millimètres et de deux canons. Il filait 13 noeuds en surface et 8 noeuds en plongée.

Le "U-12" a pris une part active dans les opérations allemandes contre la navigation anglaise. Le 21 février il a coulé le petit côtre irlandais "ownshire" dans la mer d'Irlande, après ovoir donné à l'équipage cinq minutes pour quitter le navire.

LE "PRINZ EITEL FRIEDRICH"

Il n'avait pas le droit de couler le "Frye"

Amsterdam 14.—D'après les dépêches reçues aujourd'hui de Berlin, le gouvernement allemand regarde comme absolument inexcusable la perte du voilier américain "Frye" qui a été coulé par le "Prinz-Eitel-Friedrich".

Les nouvelles annonçant la destruction du navire ont créé une forte mauvaise impression dans les milieux officiels de Berlin.

Les fonctionnaires allemands attribuent tout ce regrettable incident au zèle malheureux d'un capitaine trop facilement excitable.

On a été littéralement ahuri à Berlin, quand cette nouvelle arriva tout d'abord d'Amérique.

Il y a quelques temps encore, on avait reçu indirectement des nouvelles du "Prinz-Eitel-Friedrich", mais aucune dépêche ne mentionnait l'attaque d'un navire neutre. On supposait alors que le capitaine Thierishens ne poursuivait que les navires marchands ennemis.

On annonce que le gouvernement prépare un rapport qui fera retomber sur le capitaine du croiseur allemand la responsabilité de cet acte. En attendant, on a demandé au comte von Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, de faire un rapport complet sur les destructions effectuées par le "Prinz-Eitel-Friedrich".

* * *

Washington 14.—Les fonctionnaires du gouvernement américain ont décidé que le laps de temps qui serait accordé au croiseur allemand pour effectuer ses réparations à Newport News resterait un secret officiel.

On ne décidera probablement pas avant l'expiration des trois semaines qui, croit-on, lui seront accordées, si le croiseur sera oui ou non interné.

Quand la canonnière allemande "Geier" fut amenée dans le port d'Honolulu, les croiseurs anglais et japonais veillèrent nuit et jour à l'entrée du port, et la Grande-Bretagne, par l'entremise de son ambassadeur à Washington, demanda à plusieurs reprises au gouvernement des Etats-Unis combien de temps serait accordé au navire pour faire ses réparations.

On refusa de fournir toute information à ce sujet, en donnant comme raison que le révéler serait informer les croiseurs ennemis qui guettaient son départ et priver le "Geier" de l'opportunité de s'échapper d'un port neutre qui lui était fournie par les règlements de la loi internationale.

LA "KOLOSSALE" ERREUR

Le blocus allemand aurait coûté douze sous-marins

Londres 15.—Une dépêche de la Haye au "Daily Express", dit:

"Un rapport secret a été envoyé de Cuxhaven à l'amirauté à Berlin indiquant que douze sous-marins ne sont pas rentrés à leur base; huit d'entre eux font partie des plus nouveaux sous-marins de l'Allemagne.

"Le conseil de la marine doit se réunir sous la présidence de l'empereur Guillaume pour décider s'il ne serait pas préférable d'abandonner la guerre sous-marine."

* * *

Londres 15.—Les propriétaires du bateau de pêche "Alex-Chastise" ont annoncé que "l'Alex-Chastise" avait coulé un sous-marin allemand. Ils ont télégraphié que le sous-marin s'est empêtré dans les cordes du bateau dans la mer du Nord, et a sombré en vingt minutes avec tout son équipage.

* * *

Londres 15.—L'identité du navire, décrit récemment dans une dépêche par T. S. F. de Berlin, comme un yacht, ayant tiré le 1er février sur un sous-marin allemand dans le canal Saint-George, a été révélée par l'amirauté anglaise par la note suivante:

Le "Vanduara", croiseur auxiliaire, a livré combat le 1er février à un sous-marin allemand. Le gouvernement allemand prétend que ce yacht n'a pas arboré ses couleurs avant de tirer. Le commandant du "Vanduara" à ce moment-là, fit le rapport suivant: "Je n'avais aucun pavillon mais j'ai hissé le pavillon blanc des navires de guerre avant de commencer à tirer."

"Comme le feu a été ouvert à environ 3,000 mètres et que le yacht changea sa direction pour aller vers le sous-marin, disparu sous l'eau lorsqu'il était encore à une distance de 2,000 mètres, il est clair qu'aucun rapport positif de la part des officiers du sous-marin ne peut être justifié."

LA VERSION BOCHE

Berlin, 12, (Dépêche reçue par la T. S. F., via Sayville, N. Y.) — Le communiqué suivant a été publié aujourd'hui:

"Un aviateur anglais a lancé des bombes sur Menin, en Flandre occidentale. Seule une d'entre elles a fait explosion. Sept Belges ont été tués et dix ont été blessés.

"Hier les Anglais ont attaqué les positions occupées par les Allemands près de Neuve-Chapelle. Ils ont même pénétré dans certaines parties du village. Le combat qui se livre à cet endroit continue. L'avance des Anglais près de Givenchy a été repoussée.

"En Champagne, les Français ont attaqué à deux reprises différentes les positions que nous occupions dans le bois situé à l'est de Sonain, positions qu'ils avaient perdues avant-hier. Leurs deux attaques ont été repoussées, et leurs pertes ont été sérieuses.

"Dans les Vosges, le combat qui se livre pour la possession de Reich Ackerkopf a recommencé hier."

LES PERTES ALLEMANDES

Un régiment perd 700 hommes dans une seule attaque

Paris, 11.—Une note publiée par le ministère de la guerre reproduit le témoignage de prisonniers allemands, pour prouver que les pertes alemandes en morts et en blessés ont été très sérieuses. Ils ont raconté qu'un régiment d'active (environ 3,000 hommes), a perdu 700 hommes dans une attaque livrée le 16 février, alors qu'un régiment de chasseurs a eu tous ses officiers tués ou blessés le 8 janvier.

Les brancardiers d'une ambulance ont affirmé que pendant trois semaines, ils avaient chaque nuit ramené du champ de bataille de 350 à 400 Allemands sérieusement blessés.

PAMPHLETS ALARMISTES

Ils amènent l'arrestation d'un anarchiste millionnaire

Paris, 13.—Les investigations auxquelles s'est livrée la police sur la distribution de pamphlets antipatriotiques dans la capitale, a amené l'arrestation d'un gros propriétaire de Saint-Raphael, nommé Provost, qui est connu comme un anarchiste millionnaire. En même temps que Provost, la police a arrêté un nommé Lorulot qui a déployé beaucoup d'activité dans les milieux anarchistes de Paris. On a de plus découvert qu'un certain nombre de femmes ont aidé les conspirateurs à distribuer leur littérature.

Celle sous le titre: "On vous trompe, on vous ment" apprenait aux Parisiens que les nouvelles qu'on leur donnait étaient fausses, que l'armée russe était vaincue, que l'Angleterre se jouait de la France, etc.

M. POINCARE FAIT GRACE

Plusieurs espionnes ne mourront pas

Paris, 12.—Le président Poincaré a commué la peine de plusieurs espionnes qui ont été condamnées à mort par les conseils de guerre. Le cas le plus récent est celui de la femme Moreau, qui a été condamnée pour avoir donné à l'ennemi des renseignements susceptibles d'aider la mise à exécution de ses plans.

Un père, dont l'un des fils est mort à l'ennemi et dont l'autre est au front a écrit à "l'Homme Enchaîné" qu'une telle clémence ne peut que favoriser l'ennemi et coûtera peut-être des centaines de vies. Il ajoute que toute sensibilité devrait être mise de côté quand il s'agit de questions si vitales.

ST-BONIFACE

Echo du Collège

A l'occasion de la mi-carême, l'Académie française Saint-François de Sales du Collège de Saint-Boniface a donné plus de solennité à sa séance bi-mensuelle. Le R. P. Gagnieur, s.j., recteur du Collège, daigne venir la rehausser de sa présence, le personnel du Collège y est invité de même que tous les élèves de la division des Grands, les portes sont même ouvertes aux parents des orateurs de la soirée, ce qui nous procure l'honneur de recevoir M. Roger Goulet, M.A., principal de l'Ecole Normale de la ville de Saint-Boniface.

Les orateurs du jour étant des élèves de la classe de Versification, athlètes à leurs premiers exercices, le sujet discuté devait être de ceux qu'un bon sens exercé et une imagination active peuvent traiter, ils ont donc fait le parallèle de la campagne et de la ville, les uns soutenant qu'il valait mieux s'établir à la ville, les autres, à la campagne.

Si M. Paul LaFlèche, en fidèle natif de Saint-Charles, a su faire du paysan un éloge détaillé et documenté, s'il n'a oublié ni le grand air qui donne la santé, ni les fertiles terres qui procurent une modeste aisance, ni l'atmosphère de vertu qui conserve les moeurs purs, et sont la fleur naturelle de la campagne, M. Armand Goulet s'est montré de son côté un fils reconnaissant de la ville de Saint-Boniface et un adversaire redoutable du campagnard; étudiant la figure du campagnard, son attitude, son langabe, il nous a fait une caricature qui ne flattait pas la classe des laboureurs et je sais plus d'un ami du sol qui à ce portrait bouillait de dépit et refusait de se reconnaître.

Messieurs les citadins ont été vigoureusement attaqués par M. Armand Bertrand. La ville est un foyer de corruption, c'est la place forte de Satan, qui a là des suppôts sans nombre. Il nous fait de la ville un tableau si sombre, et son adversaire, M. Edouard LaFlèche une peinture de la campagne si peu attrayante qu'on ne saura plus où vivre: si l'on veut jouir de la ville, on paiera cette jouissance de son âme même si l'on préfère la campagne, on se condamne et se résigne soi-même à vivre dans l'ignorance, la pauvreté et la misère.

En dépit de toute l'habileté déployée par Messieurs les avocats de la ville, MM. les Juges Albert Prince, Jean Préontaine et iVctor Marius rendent un verdict favorable à la campagne.

M. Ildor Joyal invite le R. P. Recteur à parler; celui-ci adresse à chacun des orateurs des félicitations, encourage Messieurs les Académiciens à bien profiter de ces exercices. Ses paroles sont vivement applaudies.

Puis lui succède l'orateur bien connu des élèves et qui leur est si sympathique, M. Roger Goulet.

Après avoir exprimé à l'Académie sa reconnaissance pour l'invitation qui lui avait été faite, il encourage avec enthousiasme tous les élèves à se mettre de tout coeur à ce travail si difficile de l'élocution. Son exemple tout autant que ses paroles sont un stimulant efficace. Appelés par la cloche traditionnelle, nous nous retirons meilelurs amis de la campagne et plus enthousiastes à l'égard de notre Académie.

* * *

La partie de cartes de la Fanfare LaVérandrye qui devait avoir lieu le 18 mars a été remise au 24 à cause de la séance du Collège.

Ce sera la dernière partie de la saison.

* * *

Bureau de placement de l'Aide aux Drapeaux

Placements de la semaine:
Deux servantes, un homme pour la ferme.
Demandant du travail:
Femmes de journée, hommes et femmes pour la ferme, garçons, messagers, chauffeur pour bloc.

H. Béliveau,
Président.
Oct. Rodts,
Secrétaire.

Bureaux: Ecole Normale, Saint-Boniface. Tél. Main 1355.

* * *

Baptêmes

9 mars. Joseph-Jean-Albert, fils de Adrien Potvin et de Rébecca Lachance. Parrain, Jean-Baptiste Poitras; Marraine, Mme Jean-Baptiste Poitras.

11 mars. Maurice, fils de Maurice Camyre et de Marie-Agnès Genthon.

13 mars. Joseph-Pierre-David, fils de Félix Lamoureux et de Olivine Maheu. Parrain, Pierre Lavallée; marraine, Philomène Lamoureux.

13 mars. Hélène-Marie, fille de Bénoit Bekaert et de Laura De Wilde. Parrain et marraine: Aloys de Wilde et Octavie de Bruyne.

13 mars. Joseph-Edouard-Lionel, fils de Magloire Rémillard et de Rosalie Laurin. Parrain, Joseph Rémillard; marraine, Albertine Ross.

14 mars. Albert-Léonard, fils de Camille Moenaert et de Hélène Capelle. Parrain, Charles Decock; marraine, Pauline Decock.

14 mars. Camille-Valère, fils de Emile-Jules Saubry et de Zoé Sarer. Parrain, Camille Clément; marraine, Marie-Louise Bodden.

14 mars. Camille-Wilfrid-François, fils de Antoine Vanhoof et de Pauline Van Depuitte.

14 mars. Wilfrid-Lucien-Odilon, fils de Ernest Therrien et de Aline Normandeau. Parrain, Hormisdas Therrien; marraine Mme Hormisdas Therrien.

14 mars. Philippe-Edouard-Joseph, fils de Arthur Pion et de Marguerite Allard. Parrain, Oswald Paul: marraine, Alexina Pion.

14 mars. Marie-Blanche-Marguerite, fille de Alphonse Lambert et de Marie Rodrigue. Parrain, Misaël Rodrigue; marraine, Mme Misaël Rodrigue.

* * *

Sépulture

Le 13 mars, Elizabeth Bonin, éopuse de Joseph Corbeil, décédée à l'âge de 27 ans et 10 mois.

* * *

Presque vingt ans.—"Nous avons eu le Novoro dans notre maison depuis près de vingt ans et nous ne voudrions pas penser être sans ce remède", écrit Mme Marthe Busch, de Port Elgin, Ont. "Bien des personnes qui étaient abattues et incapables de travailler ont essayé le Novoro sur mon conseil et après en avoir pris quelques bouteilles sont devenues fortes et bien portantes de nouveau. Cela me prendrait une semaine ou plus si je devais vous dire tous ceux qui ont reçu du bien-être de ce remède."

Tel est l'histoire dite et redite au sujet des résultats obtenu par l'emploi de ce vieux remède herbeux, éprouvé par le temps, le Novoro du Dr Pierre, qui contrairement aux autres médecines, n'est pas obtenu dans les pharmacies. Des agents spéciaux le fournissent au public, ou il peut être obtenu directement au laboratoire—libre de droits. S'adresser au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

MORT DE MONSIEUR L'ABBE CAMPEAU

Il est décédé subitement dimanche matin

M. l'abbé Campeau, curé de Saint-Agathe, est décédé subitement dimanche matin. Rien ne faisait prévoir cette soudaine fin. Tout au plus le défunt s'était-il plaint de sa digestion la semaine précédente.

Voici quelques notes biographiques:

M. l'abbé Télesphore Campeau naquit à Vaudreuil le 15 mars 1858, de Pierre Campeau, cultivateur, et de Julie Legault-Deslauriers; il fit ses études à Rigaud, à Sainte-Thérèse, à Ottawa et à Saint-Boniface, où il fut ordonné par Mgr Taché le 9 août 1884. Professeur au collège de Saint-Boniface (1884-1885), il desservit quelques mois Sainte-Agathe et ut nommé curé fondateur de Saint-Alphonse (1885-1895), où il bâtit une église en 1886. Il desservit en même temps plusieurs missions, en particulier Bruxelles où il construisit une école-chapelle en 1888, et Mariapolis qu'il dota d'une chapelle en 1895. Il fut ensuite curé de Saint-Joseph (1895-1902), où il bâtit un presbytère dès 1895 et agrandit l'église en 1901. De 1902 à 1912 il fut curé de Saint-Eustache où il construisit l'église actuelle en 1903. Il desservit en même temps Elie jusqu'en 1907 et y construisit l'église en 1904. En août 1912 il succéda à feu M. l'abbé Adolphe Bourret à la cure de Sainte-Agathe.

Les funérailles auront lieu jeudi à dix heures dans l'église de Sainte-Agathe. L'inhumation aura lieu le lendemain à Saint-Norbert.

FUNERAILLES DE M. NAPOLEON COMEAULT

Les imposantes funérailes de M. Napoléon Comeault, marchand, ont eu lieu lundi matin le 8 courant en l'église Saint-Jean-Baptiste, Man.

La nef était remplie d'une foule considérable de parents et d'amis venus de toutes parts pour rendre un dernier hommage à la mémoire du regretté défunt. Le service funèbre, très solennel, fut chanté par le Rév. Curé, M. J.-C. St-Amant, assisté du Rév. M. Rocan, curé de Sainte-Elizabeth, comme diacre, et du Rév. M. Roy, vicaire, comme sous-diacre. Le Révérend Curé de Letellier, M. l'abbé Jutras, était au choeur. Le chant fut très bien rendu par le choeur de la paroisse. Les membres de la C. M. B. A., avec leur président portant la croix, précédaient la dépouille portée par MM. L. Fillion, A. Ayotte, E.



M. N. Comeault

Marion, L. Poulin, O. Marion, R. Comeault.

Conduisaient le deuil: MM. Edmond Comeault, secrétaire de la Municipalité de Montcalm, Euclide et Albert Comeault, marchands, ses fils; Mmes T. Pelissier et A. Dupras, Mlles Hélène, Antoinette, Amanda et Alma, ses filles; MM. Edouard, Rosario, Ephrem Comeault, ses frères, et autres parents.

Dans le nombreux cortège, on remarquait: M. Jacques Parent, député du Comté de Morris à la législature manitobaine; le Président de la Compagnie Internationale; MM. Jobin, Carrière et Molloy, de Winnipeg; MM C. Marcoux, le notaire Baril, L. Marcil, chef de police, de Saint-Boniface; MM. N. Breton et W. Fraser, de Letellier; M. F. Lemoine, de Sainte-Agathe, M. E. Dionne, de Saint-Joseph, et autres.

M. Napoléon Comeault était âgé de 55 ans. Il fut préfet de la Municipalité de Montcalm pendant 4 ans; secrétaire de la Commission Scolaire No. 941 pendant 20 ans. Il faisait partie des Sociétés C. M. B. A. et Saint-Jean-Baptiste, dont il était un des principaux organisateurs.

Le défunt est né à Saint-Charles de Richelieu, Québec, le 26 décembre 1860. Il vint s'établir à Saint-Jean-Baptiste il y a 27 ans comme marchand et y est toujours resté depuis. Il était universellement connu dans le monde des affaires et fut témoin des transformations prospères de cette partie de la province située entre Winnipeg et les Etats-Unis.

En politique il était libéral et l'un des organisateurs provinciaux de son parti. En 1884 il épousa Mlle Rosalie Désautels: sa veuve lui survit ainsi que trois fils et six filles.

Sa mort, survenue après quelques jours de maladie seulement, cause de vifs regrets tant dans le monde des affaires que dans les cercles politiques. La famille offre ses remerciements au public pour sympathie reçue.

SACRE-COEUR

La Société Saint-Jean-Baptiste a tenu une réunion dimanche après-midi.

* * *

Il y a nombreuse assistance à la retraite que prêche le R. P. Curé. La communion générale des Dames aura lieu vendredi, fête de Saint-Joseph, et celle des hommes dimanche.

* * *

Baptêmes

Marie-Jeanne-Eugénie, fille de J.-H. Tremblay et de Catherine Léa Flannagan. Parrain, Joseph-Pierre Tremblay; marraine, Eugénie Dupuy, épouse du parrain.

Joseph-Edouard - Rosario - Armand Vien, fils de Rosario Vien et de Anna Roy. Parrain, Edouard Gareau; marraine, Dorilla Labelle.

L'AIDE AU SOLDAT

Dans leur très intéressant résumé de l'oeuvre accomplie par la section féminine de France-Amérique, les dévouées présidente et secrétaire, Mmmes Thibaudeau et Huguenin donnaient à entendre que le travail serait peut-être repris l'été prochain si la guerre n'était pas terminée et si le besoin s'en faisant sentir.

Ce dessein répond, n'en doutons pas, au sentiment unanime des Canadiennes françaises. Nul plus que la femme n'est touché par les horreurs de la guerre, et de toutes les femmes nulle ne suit plus anxieusement que la Canadienne française la lutte de Titans où la France meurtrie, sanglante, oppose aux forces coalisées de la barbarie son invincible volonté de vivre en restant fidèle à son sublime idéal de civilisation.

Les dames de France-Amérique s'étant proposées pour objet de protéger contre le froid les populations civiles chassées de leurs foyers par la guerre, n'avaient pas de raisons de continuer leur travail après les mois les plus rudes de l'hiver; mais les comités formés spécialement pour venir en aide aux combattants peuvent travailler jusqu'à la fin de la guerre sans craindre que rien de leurs efforts ne soit perdu. De ce nombre sont les dames qui après avoir avec d'autre, sous le nom de l'Aide au Drapeau, mis une activité admirable au service des soldats français et belges, se sont constituées définitivement en comité sous le nom de l'Aide au Soldat pour se dévouer au bien-être du pioupiou français.

Ces dames n'ignorent pas les nombreux appels faits à la générosité des Canadiens par diverses oeuvres patriotiques, et elles n'entendent pas importuner le public de leurs sollicitations: mais elles espèrent avec raison que leur oeuvre, née d'un sentiment de sympathie et de solidarité française facile à comprendre, se recommandera d'elle-même aux innombrables amis et admirateurs que la France compte au Canada.

Les personnes désireuses de collaborer ou d'aider d'une facon quelconque à l'Aide au Soldat sont priées de se mettre en communication immédiatement avec la présidente, Mme J. Obalski, à Montréal, avenue des Pins, 213 ouest, ou la trésorière, Mme F.-X. Choquet, rue Dorchester, 814 ouest.

A l'extérieur et a l'intérieur.—Appliquée à l'extérieur par une rude friction, l'Huile Electrique du docteur Thomas ouvre les pores et pénètre les tissus comme peu de liniments, atteignant le siège du mal et soulageant immédiatement. A l'intérieur, elle calmera l'irritation de la gorge, cause de la toux, et guérira les conduits des bronches et les organes respiratoires. Essayez-le et vous en serez convaincus.

LA ROTE SE PRONONCE

La division de la paroisse de N.-D. du Lac est accordée, mais M. l'abbé Beaudoin recevra $7,000 dont $500 seront payés par la Corporation épiscopale.

Québec, 11.—Le dernier fascicule des "Acta Apostolicae Sedis", numéro du 8 février 1915, nous apporte le texte du jugement du tribunal de la Rote dans la cause de la division de la paroisse de Notre-Dame du Lac, diocèse de London. Cette sentence a une importance considérable et à raison des intérêts en jeu, et à raison des principes canoniques qui regissent la division où le démembrement des paroisses et des quasi-paroisses.

En 1891, M. l'abbé L.-A. Beaudoin prit possession de la paroisse de Notre-Dame du Lac, Walkerville, diocèse de London. Avec un zèle incomparable et une ardeur bien française, il se donna à ses ouailles, les instruisant tous dans leur langue maternelle, leur bâtissant des écoles catholiques et les dotant d'un couvent de Soeur de Saint-Joseph et d'une des plus belles églises du comté d'Essex.

En 1912, S. G. Mgr M.-F. Fallon divisa la paroisse de M. l'abbé L.-A. Beaudoin et érigea Walkerville en congrégation distincte, sous le titre de paroisse Sainte-Anne. Contre ce décret de division appel fut interjeté d'abord à Son Excellence le délégué apostolique, puis à la S. Congrégation du Concile, qui, après un rescrit spécial de Sa Sainteté, remit la connaissance de la cause au tribunal de la Rote.

Ce qui fait l'importance du jugement que le tribunal de la Rote vient de rendre dans cette cause de Walkerville, c'est qu'il donne les raisons qui de nos jours légitiment les divisions des quasi-paroisses. Les prescriptions de l'ancien droit n'admettaient que la distance et la difficulté d'accès comme causes légitimes de divisions de paroisses; des causes de moindre importance suffisent pour diviser les quasi-paroisses et les missions, c'est ce qui est mis particulièrement en relief dans la sentence que le tribunal romain vient de rendre.

On avait invoqué, la prétendue incompétence du curé Beaudoin à desservir des fidèles de langue anglaise; des prêtres et des laïques ont prouvé que l'abbé Beaudoin sait parfaitement l'anglais, même qu'il est un orateur aussi estimé des auditeurs anglais que français, de plus, les témoignages des nombreux convertis que l'abbé Beaudoin a ramenés à l'église catholique à qui il a enseigné le catéchisme dans leur langue, ont démontré sa compétence à desservir les catholiques anglais.

Le tribunal confirmant le décret de division de la paroisse de Notre-Dame du Lac, accorde aussi une compensation à M. l'abbé Beaudoin. L'église de Notre-Dame du Lac, qui avait érigé dans la partie démembrée, une école dite de Saint-Edouard, sera dégrevée de la somme de $6,350, somme qui sera à charge à la nouvelle paroisse.

La nouvelle paroisse devra encore indemniser l'église de Notre-Dame du Lac d'une partie des dépenses qu'elle a faites pour l'entretien de l'école Saint-Edouard, depuis le décret de division et devra lui verser, de ce chef, la somme de $273.65; comme plusieurs fidèles de la partie démembrée n'ont pas payé encore intégralement les souscriptions qu'ils avaient faites pour la reconstruction de l'église de Notre-Dame du Lac, une somme de $510.31 devra être versée dans la caisse de l'église de Notre-Dame du Lac, mais cette fois c'est la corporation épiscopale qui devra s'exécuter.

M. l'abbé Beaudoin n'a pas gagné sur toute la ligne; mais il a remporté un succès partiel, que l'appel au "turnus" suivant du tribunal ne saurait compromettre.

L'OR EN ALLEMAGNE

Il n'y en a plus dans les banques

Berne, 15.—Une enquête soigneuse, faite dans les banques allemandes, prouve qu'elles n'ont plus d'or; mais une comparaison, établie entre le montant d'or qui se trouve à la Banque d'empire et celui qui devrait être dans le pays, montre que deux milliards de marks en or ont été retirés de la circulation.

Un appel a été fait au patriotisme de chaque Allemand pour lui demander de mettre en circulation sa dernière pièce d'or, et cet appel se termine en disant qu'un Allemand patriote ne peut faire mieux que d'échanger son or contre des bons du second emprunt de guerre allemand.

D'une source digne de foi, on affirme qu'excepté la Banque d'empire, aucune banque allemande ne possède la plus petite réserve d'or.

Dans toute l'Allemagne, l'impôt sur le revenu, prélevé par les municipalités, donne un rendement d'une moyenne d'environ 50%.

LA MARINE FRANÇAISE

Le "Suffren" et le "Gaulois" se distinguent au bombardement des Dardanelles

Paris 11.—D'après une dépêche d'Athènes au "Matin" les opérations de la flotte alliée dans les Dardanelles, qui avaient été arrêtées hier matin par le mauvais temps, ont été reprises vigoureusement cet après-midi. Les navires de guerre, dit-on, ont fait de nouveaux progrès dans le détroit, réduisant au silence les batteries turques placées sur les hauteurs de Ren Kui, et qui par leur feu nourri avaient troublé les manoeuvres de la flotte. Une dépêche de Tenédos, au "Petit Parisien", dit qu'un éclat d'obus turc est tombé hier aux pieds du contre-amiral Guépratte, qui commande la division française opérant avec la flotte alliée dans les Dardanelles. Il dirigeait alors les opérations du cuirassé "Suffren" qui avait exécuté une manoeuvre pleine d'audace en s'avançant jusqu'à la limite extrême des champs de mines sous-marines. Plusieurs obus, dit-on, ont atteint le "Suffren" mais on ne mentionne pas qu'il ait subi des avaries.

"Après les opérations d'hier, ajoute la dépêche de Tenédos, l'équipage du cuirassé "Gaulois" a été chaudement félicité par le vice-amiral Carden, commandant la flotte anglaise, pour l'assistance qu'il avait prêtée dans la destruction de la redoute de Dardanus.

"Les puissantes batteries turques ont été réduites au silence par le "Gaulois" qui fut lui-même atteint par deux obus de 15 centimètres sans avoir été sérieusement endommagé.

"Les opérations des navires de guerre français ont été retardséé pendant quelques heures par la nécessité de prendre à bord du charbon et des munitions de guerre."

* * *

Londres, 11. — Une dépêche d'Athènes au "Central News" dit que lundi, au cours du bombardement des Dardanelles, trente canons, montés sur des camions automobiles, ont été détruits par le feu des navires de guerre.

LES CORSAIRES ALLEMANDS

Le "Prinz Eitel Friedrich" a coulé huit navires dont un américain et la "Floride"

Newport News, Virginie, 11.—On a appris cet après-midi que le croiseur auxiliaire allemand "Prinz Eitel Friedrich", qui est arrivé à Newport aujourd'hui, pour y faire des réparations, avait coulé au moins un navire américain alors qu'il poursuivait les navires de commerce.

En effet, le "William P. Frye" navire marchand qui quitta Seattle le 6 novembre, avec une cargaison de blé à destination de Queenstown, a été coulé par le corsaire allemand le 27 janvier, dans le sud de l'Atlantique.

Le capitaine Kielne, sa femme et 25 membres de l'équipage du "Frye" se trouvent maintenant à bord du "Prinz-Eitel."

Voici la liste complète des navires qui ont été coulés par le "Prinz Eitel", avec le nombre des personnes qui ont été faites prisonnières sur chaque bateau, telle qu'elle a été communiquée par M. Hamilton, collecteur des douanes à Newport News;

"L'Invercoe", bateau marchand anglais, avec 23 hommes d'équipage, coulé le 12 fevrier.

Le "Mary-Ada-Short", vapeur anglais, avec 28 hommes d'équipage, coulé le 18 février.

La "Floride", vapeur français, avec 78 hommes d'équipage et 86 passagers, appartenant à la Compagnie générale transatlantique, coulé le 19 février.

Le "Willerby", vapeur anglais, avec 27 hommes d'équipage, coulé le 20 février.

"L'Isabel Browne" navire marchand anglais, avec 13 hommes d'équipage, coulé le 27 janvier.

Le "Pierre-Loti", voilier francais, avec 24 hommes d'équipage, appartenant à la nouvelle société d'armements, de Nantes, France, coulé le 27 janvier.

Le "Jacobsen", voilier français. V. Le Roux, maître d'équipage. Equipage 23 hommes appartenant à la société Les Voiliers, de Dunkerque, France, coulé le 28 janvier.

Entin le navire marchand américain "William Frey", coulé le 28 janvier. Parti de Seattle, à destination de Queenstown, Angleterre. Il transportait une cargaison de blé, déclarée contrebande de guerre par les officiers du croiseur allemand "Prinz Eitel".

M. Hamilton, collecteur des douanes dans le port de Newport, a fait aux autorités de Washington un rapport complet de l'accident survenu au navire qu'il commandait. Il est bien entendu que les officiers du croiseur allemand prétendent que le "Frye" transportait des marchandises de contrebande de guerre.

Le "Prinz Eitel Friedrich" a pénétré ce matin, de bonne heure, dans le port de Newport, probablement pour éviter les croiseurs anglais et française qui se trouvent le long de la côte.

Médecine simple et pure.—On doit désirer une médecine simple, pure et efficace. Il n'est pas de médecine régularisant aussi bien le système digestif que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles sont simples, coûtent peu, se peuvent obtenir partout; leur efficacité prouvera leur valeur. Elles sont la médecine du pauvre homme et ceux-là qui veulent éviter les comptes du médecin feront bien d'y recourir.

LE COMBAT DE NEUVE-CHAPELLE

Les Hindous prennent 4,000 mètres de tranchées boches

Londres 12.—Le bureau officiel de la presse a publié aujourd'hui le bulletin officiel suivant:

"Le 4e corps et le corps hindou avancèrent hier, devant Neuve-Chapelle, sur un front de 4,000 mètres, d'une moyenne d'un kilomètre, capturant toutes les positions et tranchées ennemies sur ce territoire. Les corps qui occupent les positions à droite et à gauche des précédents ont aussi pris part au combat. Nous avons fait plus de 700 prisonniers.

"Des avions anglais ont réussi hier à bombarder et à détruire les embranchements de chemins de fer de Courtrai et de Menin."

Sous couvert du feu de la grosse artillerie française, les troupes anglaises se sont emparées de Neuve-Chapelle, à 5 kilomètres au nord de La Bassée. Ce succès est le plus considérable de ceux qui ont été obtenus dans le nord de la France depuis plusieurs mois. Si cette avance a été faite en force, elle a une importance stratégique considérable, car la position capturée commande la route de La Bassée à Lille.

La situation des Allemands à La Bassée devient dangereuse. Cette attaque était absolument imprévue, car depuis quelques semaines les Anglais ne déployaient d'activité qu'à l'autre extrémité de leur front, devant Ypres.